THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT
7338



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le tolérantisme
ou
La tolérance morale
en religion de
Condorcet
par Demaizière

LE TOLÉRANT,

OU

LA TOLERANCE MORALE

ET RELIGIEUSE.

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE pour la première fois par les Comédiens Français, sur le Théâtre de la rue Faïdeau, le 4 Floréal, an troisième de la république, 23 avril 1795

PAR CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER.



A PARIS,

Chez le citoyen Huet, éditeur de pièces de théâtre, rue Vivienne, N°. 8.

AVERTISSEMENT,

La Tolérance comprend la religion, la politique et les mœurs.

Je n'ai pu, dans ce moment-ci, traiter la Tolérance politique. Avant de concilier les lois des autres pays avec les siennes, il faut en avoir.

Je me suis un peu plus étendu sur la Morale, en développant ce principe :

« Il n'est que deux partis; le vice et la vertu.

Mais j'ai traité plus particulièrement la Tolérance Religieuse; et voici pourquoi : par une contradiction trop commune parmi les hommes, j'ai vu régner en même temps le Fanatisme et l'Athéïme. J'ai voulu parler au cœur l'Athée, et le convaincre que

C'est par le sentiment qu'on arrive à la foi;

Et j'ai tenté de persuader au Fanatique que tous les gens de bien sont de la même religion.

Je conviens qu'un plan aussi étendu ne pouvoit être resserré dans les cinq actes d'une comédie. Je sentois ce défaut même en composant l'ouvrage; mais le désir et l'espoir d'être utile ont un attrait irrésistible; et le succès d'estime accordé au Tolérant, m'a seul plus flatté que tous les applaudissemens donnés par l'Indulgence à mes autres ouvrages.

PERSONNAGES.

DORIMON *père*, négociant.	Les cit. MOLÉ.
DORIMON *fils*, amant de Judith.	St.-PHAL.
CONSTANCE fille de Dorimon.	La cit. MÉZERAI.
CAFART.	CAUMON.
FLOVILLE, fils de Cafart, amant de Constance.	FLEURY.
ISMAEL.	DAZINCOURT.
JUDITH, fille d'Ismaël.	La cit. MARS.
UN TURC. Les citoyens	VANHOVE.
UN INDIEN.	LEBERT.
UN CHINOIS.	CHAMVILLE.
UN TARTARE.	CHEVREUIL.
UN QUAKER.	BELMON.
UN DOMESTIQUE.	MARSY.

La scène se passe dans une ville de commerce maritime.

LE TOLÉRANT

OU

LA TOLÉRANCE MORALE

ET RELIGIEUSE.

Le théâtre représente le salon de Dorimon, au fond, la porte d'entrée intérieure; à droite, l'entrée extérieure; de chaque côté, un cabinet.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, DORIMON *fils*.

DORIMON *fils*.

Ma sœur, vous soupirez?

CONSTANCE.

Vous soupirez, mon frère?

DORIMON *fils*.

Hélas! j'en ai sujet.

CONSTANCE.

J'en ai sujet aussi.

DORIMON *fils*, *confidamment*.

Vous êtes mon amie.....

CONSTANCE.

Et vous, mon tendre ami.....

DORIMON *fils*.

Et vos chagrins secrets pour moi sont un mystère!

CONSTANCE.

Mais vous même.....

DORIMON *fils*, *tendrement*.

Etre amis, soupirer et se taire,
N'est-ce pas se priver du plus grand des plaisirs?

CONSTANCE, *vivement*.

Je vais vous dévoiler mon ame toute entière :.....

DORIMON *fils*, *de même*.

Ecoutez.....

CONSTANCE.

Le sujet.....

DORIMON *fisl*.

L'objet de mes soupirs.....

CONSTANCE, *gaîement*.

Une sœur a le droit de parler la première.

DORIMON *fils*, *avec amitié*.

Parlez donc.

CONSTANCE.

De Cafart vous connoissez le fils.

DORIMON *fils*.

Florville?.....

CONSTANCE.

Eh bien, je l'aime.

DORIMON *fils*.

Eh bien, ma sœur, tant pis!

CONSTANCE.

Tant pis?

DORIMON *fils*.

Son cœur est bon ; mais êtes-vous instruite
Et de son Athéisme et de son inconduite ?

CONSTANCE.

Ah ! son père est cent fois plus coupable que lui ;
Florville est vertueux, son ame est noble et pure ;
Mais son père, jusqu'aujourd'hui,
L'a fait gémir sous une loi si dure,
Que son cœur opprimé s'est enfin révolté
Et, de bon qu'il était, peut-être s'est gaté :
La tyrannie ainsi dégrade la nature.....
Mais quand de ses erreurs il sera revenu,.....

DORIMON *fils*.

Et ce retour, ma sœur, vous semble-t-il possible ?

CONSTANCE.

On a tant de ressource avec un cœur sensible !
Le véritable amour ramène à la vertu.

DORIMON *fils*, *souriant*.

Florville éprouve donc un amour véritable
Pour quelqu'un que vous connaissez ?

CONSTANCE, *timidement*.

Hélàs ! je ne connais personne assez aimable
Pour captiver son cœur.

DORIMON *fils*.

Non, mais vous rougissez.
Vous ne dites pas tout, je croi.

CONSTANCE, *hésitant*.

Je crois qu'il m'aime,
Un peu

DORIMON *fils*,

Ma sœur, il faut, avec autant d'appas,
Vous aimer tout-à-fait, ou ne vous aimer pas.

CONSTANCE.

Plût au ciel ! cet amour le rendrait à lui même ;

Le bonheur renaîtroit dans ce cœur vertueux
Et je serois heureuse, en le voyant heureux.

DORIMON *fils.*

Votre projet est beau.

CONSTANCE.

L'approuvez-vous, mon frère?

DORIMON *fils.*

Oui, mais voici le mien.

CONSTANCE, *voulant poursuivre.*

Ce n'est pas tout.....

DORIMON *fils.*

J'espère
Que vous m'écouterez, ma sœur, à votre tour.

CONSTANCE, *se contraignant.*

Je vous écoute..... Eh bien?

DORIMON *fils.*

Vous avez une amie.....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Judith?

DORIMON *fils.*

Oui.....

CONSTANCE.

Vous l'aimez?

DORIMON *fils.*

Eh! ma sœur, je vous prie.....

CONSTANCE.

Ah! vous ne l'aimez pas? tant mieux! car cet amour.....

DORIMON *fils*, *avec impatience.*

Fait mon tourment.

CONSTANCE.

Tant pis!

DORIMON *fils.*

Mais puisqu'enfin je l'aime,
Laissez-moi le plaisir de le dire moi-même.

CONSTANCE.

avec amitié. *sérieusement.*

Eh bien, dites-le donc!.... Mais à votre projet,
Je vois plus d'un obstacle : Ismaël est le père
De la belle Judith ; et vous savez, mon frère,
Qu'Ismaël est un juif et de nom et d'effet.

DORIMON *fils.*

Un Juif, comme un Chrétien, peut être un honnête homme.

CONSTANCE.

Oui, mais les préjugés.....

DORIMON *fils.*

Le règne en est passé.

CONSTANCE.

Celui qui les méprise est souvent méprisé.

DORIMON *fils.*

Mon père est estimé pourtant, qu'on le nomme
Le Tolérant.

CONSTANCE.

Ce titre est beau, mais mal-aisé
à soutenir..... Et puis j'ai toujours dans l'idée
Qu'un jour Judith fera le malheur d'un époux.
Son caractère ardent et sa tête exaltée
Pour votre sort me font trembler.

DORIMON *fils.*

Rassurez-vous.
J'ai connu ma Judith à son adolescence :
Son jeune cœur sortant des mains de l'innocence,
En avait la douceur et la sérénité ;
Mais sa mère mourut. Bientôt l'austérité
D'un père injustement sévère
En la tyrannisant, changea son caractère,

L'humilia, l'aigrit l'irrita tour-à-tour,
Et par dégrés troubla l'aurore d'un beau jour.
De Judith aussitôt les esprits s'exaltèrent,
Ses sens impétueux enfin se révoltèrent
Et son cœur opprimé s'indigna de ses fers.
Mais que l'Hymen oppose aux maux qu'elle a soufferts
L'heureuse égalité d'une amitié durable,
Ma Judith reprendra son caractère aimable.
C'est un ruisseau qu'on a détourné de son cours;
Par une douce pente il y revient toujours.

CONSTANCE.

Puissions nous réussir! mais je n'y compte guère.

DORIMON *fils*.

Nous avons des moyens : dans notre même hôtel
Cafart, depuis long-temps, loge avec Ismaël.
Leur intérêt commun les unit à mon père.
Tous deux à son commerce ils sont associés;
Tous trois par d'autres nœuds peuvent être liés.

CONSTANCE.

Je voudrois m'en flatter; mais leur intolérance
Et leur entêtement, joint à la différence
De mœurs, de préjugés et de religions.....

DORIMON, *fils*.

Des préjugés divers qu'importent les chimères!
Tous les honnêtes gens ne sont-ils pas nos frères?
J'aime à voir sur le port toutes ces nations
Que, chaque jour, ici le commerce rassemble,
Aller, venir, parler, fraterniser ensemble
Et dépouiller l'orgueil de leurs préventions.
Un petit esprit tient à ses opinions;
Mais un cœur généreux, mais un esprit solide
Qui marche droit au bien, prend la raison pour guide,
Et, d'un pied dédaigneux, foule les préjugés
Que pour les ignorans l'imposture a forgés.
A ses yeux la Vertu ne peut être étrangère;
Son culte est, en tous lieux, le même sur la terre,
Et l'encens le plus pur qu'on offre au Créateur,
Suivant lui, c'est le bien qu'on fait en son honneur.

CONSTANCE.

Voilà précisément comme pense mon père ;
Et quiconque connoît sa personne et son nom,
Au bas de ce portrait écriroit DORIMON.

DORIMON, *fils.*

On peint fidèlement un objet qu'on révère ;
Mais allons l'embrasser en sortant du sommeil.

CONSTANCE.

L'amitié nous attend toujours, à son réveil.
Ne perdons pas de temps. *Elle l'emmène.*

DORIMON, *fils.*

Ma sœur, je crois entendre
Quelqu'un.

CONSTANCE, *gaîment.*

Ce quelqu'un-là voudra bien nous attendre.

Ils sortent précipitament par la porte du fond.

SCENE II.

ISMAEL *entrant seul par la porte latérale,*

CAFART *un instant après lui.*

ISMAEL *avec joie, voyant qu'il est seul.*

Ah! je serai payé le premier à-peu-près.

CAFART, *en entrant.*

Parbleu! chez Dorimon vous voilà, ce me semble,
De bonne heure.

ISMAEL.

Il me doit dix mille francs ; ensemble
Les intérêts d'iceux avec les intérêts
Des intérêts, échus à huit heures précises.
Sur ces petits riens-là je suis très-ponctuel.

à part, haut. CAFART

Le juif! Vous faites bien. Moi, mon cher Ismaël,
Je viens aussi finir pour quelques marchandises
Sur les quelles je n'ai gagné.....

ISMAEL.

Que les trois quarts?

CAFART.

Pas tout-à-fait.

ISMAEL, *à part.*

L'arabe!

CAFART.

On court tant de hazards
Que ce n'est qu'en triplant ses gains qu'on se défraye.
L'un nous fait banqueroute? Eh bien, l'autre la paye.

ISMAEL.

Voilà de la morale.

CAFART.

Oh! j'en ai, dieu merci.

ISMAEL.

Et moi donc!

CAFART, *avec dédain.*

Quant à vous, ce que je viens d'apprendre...

ISMAEL, *vivement.*

Qu'avez-vous donc appris?

CAFART.

On m'a dit aujourd'hui
Que vous preniez le fils de Dorimon pour gendre!

ISMAEL.

Hier, ne m'est-on pas venu conter aussi
Que votre fils alloit entrer dans sa famille,
Et que de Dorimon il épousait la fille!

CAFART.

Vous savez que je suis trop sensé pour cela.

ISMAEL.

Vous me connoissez trop pour croire à ces bruits-là.

CAFART.

Je marirois mon fils à la fille d'un homme
Qui croit qu'on est honnête à Pékin comme à Rome?
D'un homme qui, content d'être bon citoyen,
D'acquérir des vertus et de faire du bien,
Pratique, à ce qu'il croit, la charité parfaite,
Et ne met pas un sous dans la boëte à Pérette! *.

ISMAEL.

Je donnerois ma fille au fils d'un Publicain
Qui toujours parle au ciel en français, en latin
Et jamais en hébreu! qui passe la huitaine
Sans faire le Sabbat une fois par semaine!
D'un homme sans principe et sans religion
Qui fait toudre sa barbe et mange du..... fi donc!
Quelle horreur!

CAFART.

Savez-vous quelle est sa compagnie?
L'un de ces jours, j'y dîne; à table, il m'associe
Un Turc, un Bonze, un Brame, avec deux Protestans!

ISMAEL.

Un turc!.... ah! parlez moi d'un juif, à la bonne heure.

CAFART.

De gens de toute espèce il remplit sa demeure,
Sous prétexte, dit-il, qu'ils sont honnêtes gens;
Le beau titre!

ISMAEL.

Il se perd et gâte ses enfans.
Il en fait ses amis, les fête, les caresse,
Et sur tous ses projets consulte leur sagesse.
Je crois qu'il est trompé de la bonne façon.

---

* C'est ainsi que l'on appelait la bourse commune des Jansénistes. Il n'y a pas de secte qui n'ait sa *boëte à Pérette*.

CAFART.

Le pauvre homme ! il aurait besoin d'une leçon.

ISMAEL.

S'il m'entendait prêcher Judith ,....

CAFART.

Et moi, Florville.
S'il voyait comme il tremble !....

ISMAEL.

Et comme elle est docile !
Aussi nos deux enfans seront deux grands sujets ;
Et les siens.....

CAFART,

Les voici.

SCÈNE III.

DORIMON *père au fond du théâtre tenant par la main* CONSTANCE *et* DORIMON *fils* ; *sur le devant*, CAFART ISMAEL.

CONSTANCE ET DORIMON *fils*.

Nous étions inquiets.
Vous ne paroissiez pas.

DORIMON *père*.

Oui, j'avois quelqu'affaire.

CAFART, *saluant Dorimon père qui ne le voit pas.*

Monsieur.....

DORIMON *père*, *à ses enfans.*

Vous vous portez presque aussi bien que moi ?

CONSTANCE.

Ah ! je me porte bien sitôt que je vous voi.

ISMAEL, *saluant aussi Dorimon.*

Monsieur.....

DORIMON *père, à ses enfans.*

Votre amitié m'est aussi nécessaire
Pour ma santé.

DORIMON *fils, gaiement.*

Je crois qu'elle est bonne, mon père.

CAFART, *à Dorimon père qui l'apperçoit et le salue.*

Il est heureux qu'enfin vous nous apperceviez.

DORIMON *père.*

Ah ! pardon! mais voici mon excuse : voyez.
Il leur montre ses enfans.

ISMAEL.

Votre amitié pour eux dégénère en foiblesse.

CAFART.

Vous gâtez vos enfans à force de caresse.

DORIMON *père.*

Caresser ses enfans, ce n'est point les gâter ;
Mais, par une conduite à contre-tems sévère
Etouffer leur tendresse, aigrir leur caractère,
par les privations exciter leurs désirs,
En les leur défendant, les porter aux plaisirs,
En feignant avec eux, leur enseigner à feindre,
En ne les aimant pas, les forcer à nous craindre ;
Enfin se dérober à leurs bras caressans
Où leur fermer les siens, c'est gâter ses enfans.

CAFART, *offensé.*

Prétendez-vous par-là ?....

DORIMON *fils, étourdiment.*

Vous qui parlez des autres,

Dès long-tems, vous auriez tous deux gaté les votres,
S'ils n'etaient pas si bons.

CONSTANCE.

Mon frère !

DORIMON *père, avec douceur.*

Dorimon !....

CAFART ET, ISMAEL, *à Dorimonpère, avec ironie.*

Vous l'entendez.....

DORIMON *père,*

Calmez un mouvement trop prompt,
Mon fils; l'erreur d'un père est toujours respectable.

ISMAEL, *bas à Cafart, en riant.*

Il a peur.

CAFART, *de même.*

Il fait bien de péser ce qu'il dit;
Son fils le gronderoit.

ISMAEL, *de même.*

Il en serait capable.

DORIMON *père, continuant.*

N'imputez point au cœur les fautes de l'esprit.
D'ailleurs, en offensant deux personnes que j'aime,
Sous mes yeux et chez moi, vous m'offensez moi-même.

DORIMON *fils, confus.*

Vous !

DORIMON *père,*

Dans leur amitié ces messieurs m'ont admis.
Ils ont, ainsi que vous, part à ma confiance.
Mettez-vous à ma place, et jugez-vous : je pense
Que mon ami devrait respecter mes amis.

DORIMON *fils, vivement à Cafart et Ismael.*

Ah ! pardonnez l'oubli que je me suis permis
J'en demande pardon à vous deux, à mon père.

Moi blamer vos défauts ! je suis bien téméraire
De donner des conseils au lieu d'en demander !
Pour vous venger de moi, daignez m'en accorder ;
Dictez-moi les moyens d'être plus raisonnable,
Et ma faute par vous me sera profitable.

DORIMON *père, à Cafart et Ismael.*

Voyez l'effet d'un mot par le cœur employé :
La crainte eut-elle fait ce qu'a fait l'amitié ?

CAFART, ISMAEL, *levant les épaules.*

Bon. !...

DORIMON *père.*

Mais qui vous amène ?

ISMAEL.

Un reliquat de compte,

DORIMON, *père, riant.*

Payable ce matin.

ISMAEL.

Le temps est précieux.

DORIMON, *père, à Cafart.*

Et vous?

CAFART.

Notre mémoire.....

DORIMON, *père.*

Est en règle et se monte
A trente mille francs.

CAFART *mystérieusement.*

Pourroit-on, dans ces lieux,
Terminer sans témoins?

DORIMON, *père.*

Sans doute.

CAFART.

Votre fille
Et votre fils.....

DORIMON, *père.*

Un père, au sein de sa famille,
N'est-il pas sans témoins ? chez nous tout est commun.
Parlez-moi ; je suis seul, et les trois ne font qu'un.

ISMAEL.

La belle Trinité !

DORIMON, *prenant ses enfans dans ses bras.*

Vous voyez, sans mystère,
Ce qui fait l'Unité des enfans et du père.

CONSTANCE *à Dorimon, fils.*

Mon frère, il ne faut pas contraindre ces messieurs ;
Sortons.

CAFART *un peu confus.*

Ma demoiselle, ici votre présence.....

DORIMON, *fils, s'éloignant avec sa sœur.*

Nous ne nous quittons pas ; et nous savons d'ailleurs,
Que l'on ne doit jamais gêner la confiance.

DORIMON, *père.*

Vous avez bien raison, mon fils. De votre sœur
Accompagnez les pas. Sortez ; la matinée
Est superbe ; gaîement commencez la journée.
Si vous appercevez le temple du Seigneur,
Un moment, tous les deux visitez sa demeure.
Ne priez pas long-temps, mais priez de bon cœur ;
La plus courte prière est toujours la meilleure.

CAFART.

Ce principe est commode.....

DORIMOND *père, à Cafart, à ses enfans.*

Et vrai. N'oubliez pas
Ce pauvre vieillard.

CONSTANCE ET DORIMON *fils.*

Non.

DORIMON *père.*

Portez aussi vos pas
Chez cette veuve infortunée.
Ses enfans.....

CONSTANCE.

Sont les miens.....

DORIMON *fils, à Constance.*

Les nôtres, s'il vous plaît.

DORIMON *père.*

Allez; et revenez, après votre tournée,
Riches de la santé que vous aurez gagnée
Et du bien que vous aurez fait.

SCÈNE IV.

DORIMON *père*, CAFARD, ISMAEL.

CAFARD.

Comment! Vous les laissez sortir tous seuls?

DORIMON *père.*

Sans doute.

ISMAEL.

Vous comptez donc sur eux?.....

DORIMON *père.*

Beaucoup.

ISMAEL.

Et moi, j'en doute.

DORIMON *père.*

Eh bien, tant pis pour vous.

CAFART.

Vous perdez vos enfans.

DORIMON *père.*

Bon!

ISMAEL.

Une sœur avec un frère de vingt ans!
Quelle société!

DORIMON *père.*

Pourriez vous, je vous prie,
Donner à chacun d'eux meilleure compagnie?
Connoissez le pouvoir de l'amour fraternel :
Une sœur vertueuse en impose à son frère.
Le frère la gouverne, et pourtant la révère.
La vertu leur inspire un respect mutuel :
Jaloux d'être estimable aux yeux de ce qu'il aime,
Chacun craint de sa part jusques au sou çon même;
Et, tremblans tour-à-tour de se donner des torts,
Tous deux innocemment se servent de Mentors.

ISMAEL.

Au reste, qu'ils soient seuls ou bien avec leur père,
Cela revient au même : on sait, pour l'ordinaire,
Où vous les conduisez.

DORIMON.

Je les conduis, le soir,
Aux promenades....

ISMAEL.

Bats!

DORIMON *père.*

Ou bien, nous allons voir
Nos amis.

ISMAEL *très-vivement.*

Et le bal?

CAFART.

Le bal! quelle infamie!
Le bal!....

ISMAEL.

Ce n'est rien.

CAFART,

CAFART.

Rien !.... quoi donc ?

ISMAEL.

La comédie !

CAFART, *saisi d'horreur.*

La com.....!

DORIMON *père.*

Là ! calmez-vous et reprenez vos sens ;
Et n'empoisonnez pas des plaisirs innocens.
Mes enfans ont tous deux l'ame sensible et tendre ;
J'aime à la cultiver : j'aime à leur faire entendre
Ces ouvrages où l'art, par un style enchanteur,
Fait passer la vertu jusques au fond du cœur.
Ces tableaux attachans ont pour eux mille charmes ;
Ils ouvrent doucement la source de leurs larmes,
Et je me dis souvent, en pleurant avec eux :
Bon ! la vertu les touche ; ils seront vertueux.

ISMAEL, *ironiquement.*

« Le théâtre bientôt vaudra mieux que la chaire.

DORIMON *père.*

» L'art de persuader n'est rien sans l'art de plaire,
» Sur-tout pour la Jeunesse.

CAFART.

« O blasphême ! un auteur
« Auroit, chez nous, le pas sur un prédicateur !

DORIMON *père.*

» Je révère celui dont la parole sainte
» Des vertus dans mon cœur gravant la noble
» empreinte,
» Me dit : Homme, respecte et chéris ton égal,
» Fais le bien pour le bien, rend le bien pour le mal ;
» Et comme un tendre père aime l'Etre Suprême.
» En l'écoutant, je crois entendre Dieu lui-même.
» Mais ce style est celui de la Divinité ;
» L'homme atteint rarement à sa sublimité ;
» Aussi voilà pourquoi j'accorde mon estime

» Au modeste écrivain qui, sans être sublime,
» M'enseigne les devoirs de la société;
» Et je crois qu'un auteur peut être respecté
» Quand il prête aux Vertus les charmes du Génie
» Pour les faire adorer. Il sert, et la patrie
» Et la religion; puisque, juif ou chrétien,
» Votre religion est d'être homme de bien.

ISMAEL, *vivement.*

Vos auteurs sont damnés; Moyse les condamne.

DORIMON *père.*

Ah! si pour inspirer la vertu, Dieu nous damne,
Je le remercirois de m'avoir destiné
A mériter ainsi l'honneur d'être damné.

CAFART.

Mais Satan les inspire; et leur muse infernale....

DORIMON *père.*

Mais si Satan prêchoit une bonne morale,
J'irois à son sermon.

CAFART, *avec mépris.*

« Je ne m'étonne pas
» De voir tous ces messieurs chez vous porter leurs pas;
» On n'y voit que Talens et que Vertus mondaines,
» Et c'est le rendez-vous des Vanités humaines.
» Plus scrupuleusement je choisis mes amis;
» Chez moi je ne reçois que des Docteurs.

DORIMON *père.*

Tant pis!

CAFART.

» Un prêtre est bon à voir; il nous prêche d'exemple.

DORIMON *père.*

» D'un prêtre révéré la place est dans le temple;
» Il perd souvent beaucoup à se montrer de près.

CAFART.

» Pourquoi? du Dieu qu'il sert il nous offre les traits.

DORIMON *père.*

» De la Divinité, trop foibles que nous sommes,
» Comment représenter l'image aux autres hommes ;
» Si, même en invoquant le nom de l'Eternel,
» L'humanité chancelle au pied de son autel !

ISMAEL.

» Vous êtes entiché d'une étrange morale.

DORIMON *père.*

» J'aurois peine à m'en départir.

CAFART, *à Ismaël.*

Il faut donc vous laisser mourir
Dans l'impénitence finale.

ISMAEL, *vivement.*

Après avoir réglé nos petits intérêts.

DORIMON *père, gaiement.*

Mon voisin songe à tout. Mais passons ici près
Pour compter librement.

CAFART.

Compter, c'est quelque chose.....

ISMAEL.

Oui, mais payer ?

DORIMON *père.*

Mes fonds sont dans ces cabinets.

Confidemment.

Nous reviendrons bientôt ; et mon cœur se propose
De vous communiquer alors certains projets
D'une société durable et peu commune,
Qui de nos trois maisons pourroit n'en faire qu'une.

CAFART, ISMAEL, *avec défiance.*

Oh..... Oh.....

DORIMON *père.*

Vous finirez tous deux par l'accepter;
Car vous m'estimez?

CAFART, *sèchement.*

Oui.....

ISMAEL, *de même.*

Vous ne pouvez douter.....

DORIMON *père*, *avec amitié.*

Ah! j'aurai votre cœur puisque j'ai votre estime;
Leur donnant la main.
Mes chers associés.

CAFART, *avec humeur.*

Mais un commerce intime.....

DORIMON *père*, *les emmenant gaîement.*

Nous serons trop heureux de pouvoir le former.
Tous les honnêtes gens ont besoin de s'aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE *seul, agité.*

Il s'assied.

Ah ! respirons ici.... Quel contraste, grands dieux!
Et notre maison est la même!
Là, les craintes, les pleurs et les cris furieux;
Ici la paix, l'amour; où, si jamais les yeux
Versent des pleurs, ce sont des pleurs délicieux.
J'y venais et j'y sens calmer mon trouble extrême.
Le trouble, en ces aimables lieux
N'oserait pénétrer : tout est calme où l'on s'aime.

Après un silence.

S'ils jouissent, pourquoi sommes-nous malheureux?
N'avons-nous pas un cœur et des vertus comme eux?
Et pourtant, sous le poids de l'infortune extrême,
Judith et moi courbons nos fronts humiliés.....

Avec amertume.

Et puis l'on me dira : croyez un Dieu, croyez
Une éternelle Providence !

Avec force.

Non, je ne crois rien..... rien; Quand je vois sous ses pieds
L'injuste Tyrannie écraser l'Innocence,
Cette pauvre Judith !....

SCÈNE II.

FLORVILLE, JUDITH, *au fond du théâtre.*

JUDITH, *égarée.*

Où portai-je mes pas !
Prenant Florville pour Dorimon.
Où fuir !.... Dorimon !.... ciel !..... *Elle le reconnait.*

FLORVILLE.

C'est vous Judith ?

JUDITH, *tristement.*

Hélàs !
Florville, j'ai cru voir.....

FLORVILLE, *avec un demi sourire.*

Dorimon ?.... il me semble
Que vous avez pleuré.

JUDITH.

Vous aussi. Nos parens ;
Votre père et le mien.....

FLORVILLE.

Ah ! dites, nos tyrans !

JUDITH.

Nous ne nous rencontrons que pour gémir ensemble.

FLORVILLE.

Ce matin, comme il m'a traité !

JUDITH.

Avec quelle froideur et quelle dureté
Il vient de me parler !

FLORVILLE.

Ah ! sans le voisinage
De Constance.....

JUDITH, *timidement.*

Et de Dorimon;

FLORVILLE.

Non, je n'aurois pas le courage
De supporter la vie.

JUDITH.

Oui, dans cette maison,
Nous goûtons quelquefois le calme après l'orage.

FLORVILLE.

Mais mon père l'ignore, et je sais m'échapper.

JUDITH.

Hélas! mon père aussi me force à le tromper.

FLORVILLE.

De ce système affreux notre perte est la suite.

JUDITH.

Je n'ai plus d'autre espoir que la mort ou la fuite.

FLORVILLE.

Cependant, au milieu de mon adversité,
Il perce quelquefois des rayons de gaieté;
Car j'étois gai jadis.

JUDITH.

Moi donc!

FLORVILLE.

Votre sourire
Etoit charmant.

JUDITH.

Hélas! aprésent je soupire.

FLORVILLE.

Qui l'eut dit, que de nous l'une un jour deviendroit
Gaiement.
Si malheureuse! et l'autre.....Un si mauvais sujet!

JUDITH, *avec amitié.*

Florville !

FLORVILLE, *avec franchise.*

Il est trop vrai : de la jeunesse active
L'impatiente ardeur ne peut rester oisive.
Elle cherche, poursuit et saisit le plaisir
Qui, de la volupté nous mène au repentir.
J'éprouvai cette soif brûlante, involontaire,
De langueur et d'ennui je mourais consumé.
Mon cœur avoit besoin d'aimer et d'être aimé ;
Ce besoin n'étoit pas satisfait chez mon père ;
Loin des bras paternels je cherchai le bonheur.

JUDITH.

Et vous fûtes heureux ?

FLORVILLE.

Ah ! voyez ma rougeur ;
Si je l'avois été, Judith, en rougirois-je ?
Du bonheur pur et vrai le touchant souvenir
Fait soupirer long-tems, mais ne fait pas rougir.....
Je brisai ces liens.

JUDITH, *avec joie.*

Ah !

FLORVILLE.

Mais un autre piège
M'attendoit ; j'y tombai. Le jeu suivit l'amour ;
J'y consacrai la nuit, j'y consumai le jour.
Enfin prêt à périr, odieux à moi même,
Désespérant de moi, je vois Constance, j'aime
Et mon espoir renaît. Quel ascendant heureux !
Un seul mot de sa bouche, un regard de ses yeux
Suffisent pour calmer mon bouillant caractère.
Mais souvent son ouvrage est détruit par mon père ;

En confidence.

Et je retombe..... Hier, j'ai perdu mille écus.
Le coup étoit douteux ; j'ai voulu le débattre ;

On m'a donné tort ; bref, les propos sont venus.
Enfin voici de quoi nous sommes convenus :
A quatre heures payer ; à cinq heures nous battre.

JUDITH.

Ciel !

FLORVILLE.

Le plus difficile est de payer d'abord.

JUDITH.

Mais si vous succombiez !

FLORVILLE.

Eh ! Qu'est-ce que la mort ?
Le repos après la souffrance.

JUDITH, *d'un air sombre.*

Ainsi, selon toute apparence,
Vos malheurs et les miens peuvent être finis
Ce jour même.

FLORVILLE, *vivement.*

Quoi ! vous ?.....

JUDITH, *avec fermeté.*

Le dessein en est pris.
Foible, j'ai trop long-tems prié l'Etre Suprême
De m'aider.....

FLORVILLE

Le plus sur est de s'aider soi-même.

JUDITH.

Ah ! Pourquoi nos parens !....

FLORVILLE, *écoutant.*

Ciel !....

JUDITH.

Quoi donc ?

FLORVILLE.

Justes dieux!

Ecoutons..... Je l'entends.

JUDITH, *effrayée.*

C'est sa voix!

FLORVILLE.

Ce sont eux!

JUDITH.

Je me meurs!

FLORVILLE, *la soutenant et la faisant entrer dans le cabinet, à droite.*

Cachez vous..... *il court vers l'autre cabinet.*

Evitons sa colère.

ouvrant la porte.

Qu'il est cruel de fuir à la voix de son père!.....

Prêt à entrer, il apperçoit Constance et s'arrête.

SCÈNE III.

CONSTANCE, FLORVILLE

FLORVILLE, *avec joie et surprise.*

Constance!

CONSTANCE.

Qu'avez vous, mon ami?

FLORVILLE.

Je craignais

Qu'Ismaël et Caffart.....

CONSTANCE.

Tous deux sont ici près,
Et viennent de passer dans cette galerie,
En disputant très-haut : il s'agit d'intérêts.

Mon père, en ce moment chez lui les concilie.
Mais vous semblez rêveur?

FLORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Depuis quelques jours
Je ne vous ai point vu. Je vous trouve toujours
Plus sombre et moins aimable après un tems d'absence.

FLORVILLE.

Ah! c'est que mon bonheur tient à votre présence.

CONSTANCE, *avec sentiment.*

Pourquoi donc l'éviter?

FLORVILLE.

J'ai tort, car je devrais
Pour ma félicité, ne vous quitter jamais.
Contre mes passions vous armez mon courage
Et, soutenu par vous, je brave leur fureur.
Cependant je ressemble encor, dans mon malheur,
Au foible matelot échappé du naufrage,
Que la tempête au loin poursuit sur le rivage,
Et qui, du flot rapide atteint et ressaisi,
Tombe, revient, retombe et se sauve à la nage.

CONSTANCE, *confidemment.*

Est-ce que vous seriez retombé?

FLORVILLE.

Hélas! oui.

CONSTANCE, *avec gaieté et amitié.*

Je ne pourai donc plus vous quitter mon ami?

FLORVILLE.

Plût au ciel! de joueurs hier je fais rencontre.
Malgré moi vers leur antre ils entraînent mes pas.
Le Plaisir embellit les objets qu'il nous montre.

Tendrement.

J'aurois résisté, mais..... vous ne me voyiez pas.

CONSTANCE.

Mais celui qui voit tout?

FLORVILLE, *avec emportement.*

Croyez-vous à cet Etre
Qui gouverne en Tyran, qui ne nous a fait naître
Que pour alimenter tous les feux des Enfers
Et verser la terreur sur ce vaste univers?
Qui, nuit et jour, présente à notre âme craintive
Des tourmens éteruels l'horrible perspective
Et dont la voix sans cesse appelle le trépas?
Si cet Etre existoit, nous n'existerions pas.

CONSTANCE, *avec âme.*

Il est vrai; mais ce père infatigable et tendre,
Dans nos malheurs toujours tout prêt à nous entendre,
Qui souvent oublié par ses enfans ingrats,
Les invite au retour en leur tendant les bras;
Qui, s'il voit une larme humecter leur paupière,
Pour sauver la seconde essuyra la première,.....

FLORVILLE, *vivement.*

Ah! Plût à l'Amitié que cet Être charmant
Pour tous les malheureux existât un moment!

CONSTANCE.

Il existe sans cesse

FLORVILLE.

Où chercher sa présence?

CONSTANCE, *avec intimité.*

Au fond de votre cœur, de votre conscience:
Quand vous faites le mal que vous voulez cacher,
L'entendez vous se plaindre et vous le reprocher?
Pour l'effacer au bien c'est lui qui vous invite.
Vous jouissez sitôt qu'il vous en félicite;
Le plaisir embellit votre front radieux
Et mon ami devient plus aimable à mes yeux.

FLORVILLE, *gaiement.*

Convertissez-moi donc. Je ne sçaurois me rendre

A vos raisonnemens; mais j'aime à les entendre.
J'envie, en souriant, votre crédulité;
J'adore, malgré moi, cette ingénuité
Qui me remet toujours en paix avec moi-même.

CONSTANCE, *vivement.*

Tant mieux!

FLORVILLE, *tendrement.*

Vous aimez donc Florville?

CONSTANCE.

Si je l'aime!
Je voudrois que la paix pût avec le bonheur
S'exhaller de mon ame et passer dans son cœur.
Avec amitié et gaité, en confidence.
Apropos! avez-vous perdu?

FLORVILLE *confus fait signe que oui.*

CONSTANCE.

La somme?.....

FLORVILLE.

Est telle,
Que je n'ose.....

CONSTANCE.

Pourquoi? l'Amitié compte-t-elle?

FLORVILLE.

Ma généreuse amie!.....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS. DORIMON *fils.*

DORIMOND *fils, voyant Florville en entrant.*

* Ah ! Florville, voici
Ton père.

FLORVILLE, *entrant dans le cabinet à gauche.*

Cachons-nous !

DORIMON *fils.*

Ismael vient aussi.

FLORVILLE

Sa fille est-là. *Il indique le cabinet à droite.*

DORIMON *fils, vivement.*

Judith!.... *Il entrouvre la porte.*

JUDITH, *voulant sortir.*

Ah !....

DORIMON *fils.*

Tremblez de paraître!
Votre père.....

CONSTANCE, *à la porte entrouverte du cabinet de Florville.*

Parlez; nous n'avons qu'un instant.

JUDITH, *à Dorimon fils.*

Pouvez-vous partager un projet important ?

FLORVILLE, *à Constance.*

Je dois mille écus.

---

* Toute cette scène doit être jouée à demi-voix et très-rapidement.

CONSTANCE.

Bon.

DORIMON *fils*, *à Judith*.

Faites-le-moi connaître.

CONSTANCE, *à Florville*.

Payables ?....

FLORVILLE.

A Durval, avant la fin du jour.

JUDITH, *à Dorimon fils*.

Quand pourroi-je vous voir ?

DORIMON *fils*.

Dans une heure peut-être.

CONSTANCE, *à Florville*.

Comptez sur l'amitié.....

DORIMON *fils*, *à Judith*.

Comptez sur mon amour....

CONSTANCE.

Pour sauver votre honneur.

DORIMON *fils*.

Pour essuyer vos larmes.

JUDITH, *à Dorimon fils*.

Qu'auprès de l'amitié la douleur a de charmes !

FLORVILE, *à Constance*.

» Le désespoir se tait sitôt qu'elle a parlé

JUDITH, *à Dorimon fils*.

» Heureux, quand du destin la rigueur le désole,
» Qui par un ami vrai peut se voir consolé !

DORIMON *fils*.

» Ah ! plus heureux encor l'ami vrai qui console !

Judith et Florville veulent répondre.

CORIMON *fils*, CONSTANCE, *fermant la porte en même tems.*

Paix !....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CAFART, DORIMON *père*, ISMAEL.

DORIMON *père, à son fils et sa fille.*

Déjà de retour ! qu'avez vous fait tous deux ?

DORIMON *fils.*

Nous avons consolé deux enfans malheureux.

CAFART, *à Ismaël, tandis que Dorimon père congédie ses enfans.*

Ils se perdent souvent par la faute des pères.

ISMAEL.

Comme ici.

DORIMON, *à ses enfans qui s'éloignent.*

Nous allons terminer nos affaires.

Dorimon fils et Constance sortent en regardant les cabinets avec inquiétude.

SCÈNE VI.

CAFART, ISMAEL, DORIMON *père.*

DORIMON, *père.*

Il ne me reste plus qu'à payer ; et je vais.....

Il va vers le cabinet, à droite.

CAFART

CAFART, *à Ismaël, en confidence.*

Je crois qu'il se tramoit ici quelque mystère.

ISMAEL, *de même.*

J'ai vu rougir la sœur.

Dorimon père ouvre le cabinet.

CAFART.

J'ai vu pâlir le frère.

Judith paroît et supplie Dorimon père de ne pas la trahir.

ISMAEL, *tandis que sa fille paroît.*

Le père ne voit rien. Le pauvre homme! Je sais
Que Judith fréquentoit cette maison profane;
Mais elle est sous la clef.

Dorimon père referme le cabinet et va ouvrir l'autre.

CAFART, *au moment où son fils paroît.*

Et mon fils est reclus.
Au moment où je parle, il lit JANSÉNIUS.

ISMAEL.

Ma fille apprend par cœur l'histoire de SUZANE.

Dorimon referme la porte et revient.

CAFART.

Et voilà des enfans sagement occupés.

DORIMON *père, à part derrière eux.*

Pères, faites vous craindre, et vous serez trompés.

CAFART, ISMAEL, *le voyant revenir.*

Eh bien?.....

DORIMON *père, embarassé.*

Messieurs, l'instant n'est pas très-favorable

Pour terminer.

ISMAEL.

Comment ! Tous les momens sont bons
Pour payer.

DORIMON *père.*

Il est vrai.....

CAFART, *avec ironie.*

Tant que l'on à des fonds.

DORIMON *père.*

J'en ai.

CAFART.

Quel autre obstacle ?.....

DORIMON *père.*

..... Il est insurmontable.

ISMAEL, *à Cafart.*

Ceci sent le prétexte.....

DORIMON *père, continuant.*

Et je ne puis entrer
Dans ces deux cabinets.....

ISMAEL, CAFART, *voulant les ouvrir.*

N'y peut-on pénétrer ?

DORIMON *père, les arrêtant.*

Vous en seriez punis

ISMAEL, *à part.*

Sa détresse est visible.

CAFART.

De les ouvrir enfin, quand sera-t-il possible ?

DORIMON *père.*

Après votre départ.

CAFART, *avec une pitié insultante.*

Mon pauvre associé,
Que souvent les enfans coûtent cher à leur père !

ISMAEL.

Qu'il a souvent pour eux de reproche à se faire!

DORIMON, *les prenant par la main.*

Si vous sçaviez combien vous me faites pitié!

ISMAEL, *sèchement.*

On en est digne, hélàs! quand on n'est pas payé.

DORIMON, *avec fermeté.*

Si je n'avois ici d'intérêts que les votres,
Je vous prouverois que!.... mais j'en respecte d'autres
Bien plus intéressans; c'est un dépôt sacré
Que jamais à vos yeux je ne décélerai.
Pour y veiller, il faut qu'en ces lieux je demeure;

Il les congédie.

Vous pourrez revenir.

ISMAEL, *avec inquiétude.*

Aujourd'hui?

DORIMON.

Dans une heure.

ISMAEL, *sortant.*

Je ne puis concevoir quel est ce contre-tems.

CAEART, *de même.*

Je n'entends point.....

DORIMON, *les conduisant.*

Tant-mieux pour vous. Moi, je m'entends.

Il ferme la porte.

SCÈNE VII.

DORIMON *père*, JUDITH, FLORVILLE, *se jetant à ses pieds.*

FLORVILLE.

Que d'obligations!

JUDITH.

Que de reconnoissance!

DORIMON *père*, *les relevant.*

Point de remercimens; mon cœur vous en dispense.
Confidemment.
Mes amis, je le vois; vous êtes malheureux.

JUDITH.

Mais ne nous jugez pas, monsieur, sur l'apparence.

DORIMON *père.*

Je ne vous juge pas; je vous plains tous les deux.
Si vous croyez pouvoir, par quelque confidence,
Adoucir vos chagrins, parlez; me voici prêt
A vous entendre; ou bien gardez votre secret.

FLORVILLE, *vivement.*

Eh! qui peut en avoir pour vous? J'aime Constance....

JUDITH, *de même.*

J'aime Dorimon.

DORIMON *père*, *avec amitié.*

Quoi!.....

JUDITH.

C'est tout votre portrait;

Il à le cœur si bon !

FLORVILLE.

Elle a l'ame si belle !

JUDITH.

C'est vous que j'aime en lui ;

FLORVILLE.

Vous que j'adore en elle.

DORIMON *père.*

Mes enfans !.....

JUDITH ET FLORVILLE.

Plût au ciel !

DORIMON. *père.*

Vos cœurs leurs sont connus ?

Ils ont parlé ?

JUDITH.

Non.....

FLORVILLE, *souriant.*

Mais ils se sont entendus.

DORIMON *père.*

Qui de vos sentimens a donc pu les instruire ?

JUDITH.

Ces aveux-là se font toujours sans se rien dire.

DORIMON *père.*

Et vous êtes aimés ?

FLORVILLE.

Sensible à mes douleurs,
Constance, de sa main, daigne essuyer mes pleurs.

JUDITH.

Souvent j'arrive ici tremblante, désolée ;
Dorimond me sourit ; je m'en vais consolée.

FLORVILLE.

Voilà ce qui nous guide en ces lieux : nous venions
Demander à l'amour des consolations.

DORIMON *père.*

Je vous en donnerai.

FLORVILLE.

Que n'êtes-vous mon père !

DORIMON, *père.*

Je vous adopte.

JUDITH.

Hélàs ! faites mieux !

DORIMON *père, gaiement.*

Je l'espère.

JUDITH, *avec transport.*

Ah ! je ne veux avoir d'autre père que vous.

FLORVILLE.

Vous seul.....

DORIMON *père.*

N'oubliez pas que la reconnoissance
Vous lie à ceux de qui vous tenez la naissance.

FLORVILLE.

Ils font notre tourment.

DORIMON *père.*

Pouvez-vous les blâmer
De trop craindre pour vous et de vous trop aimer ?
Respectez une erreur qu'enfante la tendresse.
Aimez-les, plaignez-les, consolez leur vieillesse
Et, sans les contredire, ayez toujours raison.....
Mais, s'ils s'appercevoient chez eux de votre absence,
Vous pourriez avoir tort. Rentrez en diligence.
Et mettez l'innocence à l'abri du soupçon.

Il les reconduit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, DORIMON *fils.*

CONSTANCE.

Mais écoutez-moi donc !

DORIMON *fils, voulant sortir.*

Ma sœur, Judith m'attend.

CONSTANCE.

Je vous attends aussi.

DORIMON *fils, avec amitié.*

Parlez.

CONSTANCE.

Près de mon père
Ne pourriez-vous me rendre un service important ?

DORIMON *fils.*

A vous ?

CONSTANCE, *hésitant.*

Pas tout-à-fait..... mais à moi cependant.
Il s'agit d'emprunter mille écus.

DORIMON *fils.*

Pourquoi faire ?

CONSTANCE.

Pour les placer ce soir au plus haut intérêt.

DORIMON *fils.*

Que rapportera donc cette somme ?

CONSTANCE.

Un bienfait.

DORIMON *fils*,

Et quel en est l'objet ?

CONSTANCE.

Florville.

DORIMON *fils*.

Quoi ! vous même,
Vous n'oseriez pour lui solliciter ?....

CONSTANCE, *ingénuement*.

Je l'aime.
La tendresse en secret semble enchaîner mes pas ;
Je l'obligerois mieux, si je ne l'aimois pas.

DORIMON *fils*, *s'éloignant*.

Comptez qu'à mon retour.....

CONSTANCE, *l'arrêtant*.

Ah ! je vous en supplie,
Songez qu'en différant, il y va de l'honneur
De Florville.

DORIMON *fils*, *vivement*.

Et Judith ! il y va de sa vie.

CONSTANCE.

Mon frère, un seul instant !

DORIMOND *fils*, *dans la plus vive incertitude*.

Je....

CONSTANCE, *tendrement*.

Par qui votre cœur
Commencera-t-il ?

DORIMON *fils*.

Mais.....

CONSTANCE.

Choisissez.

DORIMON *fils*, *l'embrassant*.

Par ma sœur.

SCÈNE II.

CONSTANCE, DORIMON *fils*, CAFART, ISMAEL.

CONSTANCE ET DORIMON *fils*, *voyant entrer Cafart, se séparent.*

Ah!

ISMAEL, *avec ironie.*

Pardon!

CAFART, *bas à Ismaël.*

Nous troublons encor quelque mystère.

Haut, sèchement.

Votre père nous a prié de revenir;
Nous voici.

DORIMON *fils*, *donnant la main à sa sœur.*

Nous allons tous deux l'en prévenir.

SCÈNE III.

CAFART, ISMAEL.

CAFART.

Notre retour ici, je crois, les embarasse.

ISMAEL.

Serons nous payés?

CAFART, *avec défiance.*

Hein!.....

ISMAEL.

Qu'est-ce donc qui se passe
Dans ces deux cabinets qu'on ne sauroit ouvrir?

Ils vont chacun à la porte d'un cabinet et y trouvent la clef.

TOUS DEUX *avec étonnement.*

La clef? *ils ouvrent.*

SCÈNE IV.

CAFART, ISMAEL *ouvrant les cabinets.* DORIMON *père au fond du théâtre, les appercevant et s'arrêtant.*

DORIMON *père à part, en entrant,*

Ciel!

ISMAEL, *de loin à Cafart.*

Entrons nous?

CAFART.

Oui.

Ils entrent l'un et l'autre et referment la porte.

DORIMON *père, s'avance brusquement pour les surprendre, puis s'arrêtant tout-à-coup, il dit avec compassion:*

Laissons les sortir.
Epargnons-les. Voilà pourtant la conscience
De ceux qui parmi nous prêchent l'intolérance.
Ces gens paîtris d'orgueil et de prévention,
Entichés fièrement de leur opinion,
Qui, pour sacrifier l'opinion contraire,
A tout le genre humain déclareroient la guerre
Et verroient de sang-froid leurs frères égorgés
En l'honneur de leur secte et de leurs préjugés,
Divisés à jamais sur un point qui les blesse,
Sont d'accord pour manquer à la délicatesse.
Ainsi, plein du parti dont il s'est entêté,
L'homme semble oublier l'honneur, la probité,
Pour ne voir que l'erreur dont son ame est éprise.
Ah! des opinions quand l'erreur nous divise,

Pourquoi donc la Vertu, dès le premier moment,
N'est-elle pas chez nous le point de ralliement !
Il les voit sortir et se détourne.
Ne nous appercevons de rien.

CAFART, *voyant Dorimon père.*

Quelle surprise !

ISMAEL, *à Cafart, sans voir Dorimon père.*

Ses papiers sont en règle et je n'ai rien trouvé.....

CAFART, *lui montrant Dorimon.*

Je me sauve. *Il gagne doucement la porte.*

DORIMON *père, à part, gaiement.*

En voilà toujours un de sauvé.

ISMAEL, *craignant d'être vu.*

Moi, je rentre. *Il referme la porte sur lui.*

DORIMON *père,*
A part. *allant vers Cafart.*

Fort bien..... où courez-vous si vîte ?

CAFART, *déconcerté.*

Je ne vous voyois pas..... et.....

DORIMON *père.*

De votre visite
Je connois le motif. Reposez-vous. *Il le comble de politesses.*

CAFART, *confus.*

Monsieur.....

DORIMON *père.*

Attendez. *Il va vers le cabinet où est Ismael.*

CAFART, *tremblant.*

Où va-t-il !

DORIMON *père*, *prêt à ouvrir.*

Ménageons-le. La peur
Doit assez le punir. *Il entre dans le cabinet vis-à-vis.*

CAFART, *seul et tremblant encore.*

Enfin, l'en voilà quitte
A bon marché! ma foi, c'est un rare bonheur
Qu'il ne soit pas entré; car.....

DORIMON, *père, rentrant.*

Voici votre compte
Et votre argent.

CAFART, *toujours plus déconcerté.*

Sitôt!..... En vérité j'ai honte
De la peine.....

DORIMON *père.*

Comptez : voilà dix mille écus.
Gaîement, en confidence.
Votre fils n'a-t-il pas quelques droits là dessus?

CAFART, *brusquement.*

Quels droits?

DORIMON *père.*

Mais.... ceux que donne un père de famille
En certains cas.

CAFART.

Comment?

DORIMON *père.*

Florville aime ma fille,

CAFART.

Tanpis!

DORIMON *père.*

Quoique je sois plus fortuné que vous,
Je consentirois.....

CAFART, *durement.*

Rien de commun entre nous.

DORIMON *père.*

Pourquoi ?

CAFART.

J'ai le bonheur d'être bon Rigoriste
Et vous soupçonne fort d'être Modérantiste.

DORIMON *père.*

Moi ? pas plus l'un que l'autre.....

CAFART.

Oh ! je sais qu'en secret
Vous blamez mon système.....

DORIMON *père, avec fermeté.*

Eh ! quand cela seroit,
De mon opinion si la sienne diffère,
Mon frère, je vous prie, en est-il moins mon frère ?
Les cœurs sont-ils soumis à nos opinions?
Dépendent-ils de nous pour que nous les gênions ?
Eh ! quelle loi par nous peut leur être imposée ?
Dieu seul a le pouvoir d'enchaîner la pensée.
Faites le bien ; fuyez le mal ; voilà sa loi.
On agit pour autrui, mais on pense pour soi.

CAFART, *avec opiniâtreté.*

Ecoutez moi ; je vais vous faire un sillogisme :.....

DORIMON *père.*

Quoi ! mon opinion dépendroit d'un sophisme !
Les droits de l'homme et ceux de la Divinité
Seroient le résultat d'une subtilité !

CAFART, *avec entêtement.*

Raisonnons.....

DORIMON *père, avec élévation.*

Raisonner !..... du sein de la poussière,
L'insecte analisant l'auteur de la lumière
Interrogeroit Dieu sur son trône éternel !

CAFART.

Mais avez vous lu Scot et le père Quénel?.....

DORIMON *père.*

« Je sçais combien de gens se sont mêlés d'écrire
» Et de nous expliquer ce qu'ils n'entendoient point.
» J'honore leurs écrits et les respecte au point
» Que j'ai pris le parti de ne jamais les lire.
» J'ai beaucoup de croyance en leur décision,
» Quoique leur grand talent soit de se contredire.
» De leurs Infolio l'énormité m'inspire
» Pour les auteurs tout plein de vénération:
» Mais j'estime encor plus ces Ministres fidèles,
» De la religion respectables modèles,
» Qui sur ses dogmes saints n'ayant jamais écrit,
» La portent dans leur cœur et non dans leur esprit.

CAFART, *avec dépit.*

» Ainsi vous défendez, en arbitre suprême,
» Sur la religion d'écrire, étudier,
» Penser, choisir.....

DORIMON *père.*

Non pas; car j'ai choisi moi même.

CAFART *avec ironie.*

» Laquelle, s'il vous plait?

DORIMON *père, gaîement.*

Celle du charbonnier :

» Dieu, mon cœur et la Loi.

CAFART.

Mais enfin la science.....

DORIMON *père.*

» Sur ce chapitre là, nuit plus que l'ignorance.

SCÈNE V.

CAFART, DORIMON *père*, ISMAEL *sortant du cabinet et cherchant à s'exquiver.*

CAFART, *craignant qu'Ismaël ne soit apperçu. à part*

Ciel !

ISMAEL, *à part.*

Je tremble !.....

DORIMON *père*, *feignant de croire qu'il arrive.*

Eh ! c'est vous ? Voici votre argent.

ISMAEL, *avec joie et surprise.*

Bon?

Je ne m'attendois pas,.....

DORIMON, *père*, *tranquillement.*

C'est que, sur l'apparence,

Vous vous étiez trompé.

ISMAEL.

Mais vous-vous gênez ?

DORIMON *père.*

Non.

A juger désormais soyez un peu moins prompt ;
Pour présumer le mal attendez l'évidence.

ISMAEL, *mettant gaîement l'argent dans sa poche.*

Ce n'est pas un grand mal qu'une présomption.

DORIMON *père.*

C'est un mal très-réel si c'est une injustice.
De l'erreur de l'esprit le cœur devient complice
Dès que vous m'immolez à votre opinion

Hélas ! la calomnie ainsi germe et commence ;
Car le mal que l'on dit vient du mal que l'on pense ;
Et l'on sacrifiroit moins souvent la vertu,
Si l'on ne publioit que le mal qu'on a vu.
Mais changeons de propos et traitons, je vous prie,
Cette société, cette union chérie.....
A Ismaël :
Seul vous pouvez, d'un mot, la faire réussir.

Montrant Cafart.

Notre voisin hésite et, pour y consentir,
Il vous attend.

ISMAEL.

Parlez.

DORIMON *père.*

Nos deux fils, nos deux filles
Ne formeroient-ils pas deux charmantes familles ?

ISMAEL, *brusquement.*

Non ; Judith est trop jeune.

DORIMON *père.*

Elle a près de vingt ans.
La saison de l'hymen est celle du printemps.

ISMAEL.

Eh ! n'est-il, s'il vous plait, que plaisirs dans la vie ?
J'entends et je prétends qu'elle se mortifie ;
Que son cœur s'accoutume aux tribulations
Et trouve le bonheur dans les privations.
D'ailleurs, en mariant ma fille, je souhaite
Que tout se trouve égal d'un et d'autre côté.

DORIMON *père.*

Mais nos biens.....

ISMAEL.

Ne font pas tous seuls l'égalité :
Ma fille, par mes soins, bientôt sera parfaite ;
Et déja votre fils est un enfant gaté.

Comment ?

DORIMON *père.*

Comment ?

CAFART, *se joignant à Ismaël contre Dorimon.*

La différence en tous points est complette:
Vous tolérez tout.....

ISMAEL.

Moi, je ne tolère rien.

CAFART.

Vous louez votre fils.

ISMAEL.

Je sermonne ma fille;
Je lui fais un pêché de la moindre vétille.....

CAFART.

Et vous interprêtez tout ce qu'il fait en bien.

ISMAEL.

Vous lui prodiguez l'or et l'argent sans mesure,
Pour l'instruire dans l'art de l'économiser.
Je ne lui donne rien. Ma méthode est plus sûre,
Car qui n'a pas d'argent, n'en peut pas dépenser.

DORIMON *père, riant.*

Non.....

CAFART, *poursuivant avec acharnement.*

Qu'il sorte, le jour, la nuit, peu vous importe...

DORIMON *père, gaiement.*

C'est selon.

ISMAEL, *vivement.*

Moi, j'ai mis tout mon monde à la porte.....

DORIMON *père.*

Eh! pour quelle raison ?

ISMAEL.

Parce que, ce matin,

Sans mon ordre précis, ma fille étoit sortie.

CAFART.

Bien! j'en ai fait autant.

DORIMON *père.*

Quel crime, je vous prie!
Trouvez vous à cela?

CAFART.

Le démon est bien fin!

ISMAEL.

Et l'innocent bien foible!

DORIMON *père.*

Ainsi l'intolérance
Ecarte loin de vous la douce confiance:
Tout vous blesse les yeux, tout vous devient suspect.
Vos enfans veulent-ils vous parler? Le respect,
La crainte étouffe en eux la voix de la nature.
Je vous plains d'ignorer cette volupté pure
Que goûte un père tendre alorsque ses enfans
Comptant sur sa prudence et ses soins indulgens,
Lui confessent tout bas, au milieu des caresses,
De leurs cœurs ingénus les naissantes foiblesses,
Et qu'avec un seul mot, dans leur sein agité
Il retablit le calme et la sérénité.

CAFART, ISMAEL, *avec pitié.*

Bah!

DORIMON *père, continuant.*

Sans la confiance est-ce un bien d'être père!
Je vous plains de chasser vos anciens serviteurs;
Ce sont de vieux amis. Hélas! avec ces mœurs,
Vous deviendrez bientôt isolés sur la terre.

CAFART.

Seroit-ce un grand malheur?

ISMAEL.

Ce seroit un grand bien.
Les hommes d'aprésent ne sont bons qu'à corrompre
Les mœurs de l'innocence; et l'unique moyen

D'éviter tout-à-fait ce danger, c'est de rompre
Tout commerce avec eux.

CAFART.

Je suis de votre avis :
Bornons notre commerce à deux ou trois amis.

ISMAEL.

C'est trop.

CAFART.

Un seul.....

ISMAEL.

Encor faudroit-il le connoître...

CAFART.

Comme vous et moi.....

ISMAEL *avec aigreur.*

Vous?....

CAFART.

Qui nous sommes suivis
Et qui nous connoissons tous deux à fond.

ISMAEL.

Peut-être.

CAFART.

Douteriez-vous de moi?

ISMAEL.

Non ; mais il m'est permis
De fermer ma porte.

CAFART, *irrité.*

Oui?..... regardez bien la mienne
Pour n'y frapper jamais.

ISMAEL.

Oh! qu'à cela ne tienne.

CAFART.

Je sais, je sais pourquoi vous prenez tant de soins
De vous cacher.

ISMAEL, *avec emportement.*

Moi !

CAFART.

Vous : vous craignez les témoins,

ISMAEL.

C'est vous qui les fuyez. Votre austère morale
N'est qu'un voile imposteur qui couvre le scandale
De vos iniquités.

CAFART.

L'argent est votre dieu.

ISMAEL.

Vous aimez le vin.....

CAFART

Vous, les femmes.

ISMAEL.

Vous le jeu.

DORIMON *père.*

Messieurs, que dites-vous !

CAFART, *à Dorimon :*

Je dis ce que je pense.
(*A Ismaël*).
De l'amitié pour vous, moi ! de la confiance !
Quand vous venez d'entrer dans ces deux cabinets !

ISMAEL.

D'après votre conseil.

ENSEMBLE *à Dorimon, avec fureur.*

Scachez !....

DORIMON *père*, *tranquillement.*

Je le savois.

Confusion de Cafart et d'Ismaël.

Hommes intolérans, de votre affreux système
L'excessive rigueur retombe sur vous-même.
Vous vous faites justice et vous vous punissez
De nous mépriser tous, quand vous vous méprisez.
Mais songez donc que rien n'est parfait sur la terre!
La Nature parfaite est une tendre mère
Qui, nous donnant ses biens avec profusion,
Nous a tout accordé, hors la perfection.

SÈCNE VI.

CAFART, DORIMON *père*, ISMAEL, *sur le devant de la scène*; DORIMON *fils*, CONSTANCE. *Constance attend au fond du théâtre, le succès de la demande de son frère.*

DORIMON *fils*, *achevant de parler à sa sœur.*

Oui.....

courant à son père.

J'ai recours à vous.....

DORIMON *père*, *avec amitié.*

Pourquoi?

DORIMON *fils.*

Pour une affaire
Dans laquelle en secret je viens de m'engager.
Pourriez-vous me prêter mille écus?

ISMAEL, *à Cafart.*

Ce n'est guère!

DORIMON *père*,

Pour l'instant, je n'ai plus de fonds.

DORIMON *fils*.

Tant pis! mon père;
Vous m'auriez procuré le plaisir d'obliger.

DORIMON, *père, vivement.*

à Ismaël.

D'obliger!.... Vous pouvez me rendre un bon office.

ISMAEL, *embarassé.*

Je ne prête jamais..... Mais excepté cela,
Demandez moi tout ce qu'il vous plaira;
Toujours bien à votre service.
Sans adieu.

Il sort précipitament.

SCÈNE VII.

CAFART, DORIMON *père*, DORIMON *fils*, CONSTANCE, *au fond du théâtre.*

DORIMON *père*, *à Cafart.*

Serez-vous plus obligeant?

CAFART.

Eh quoi!
Vous ne demandez pas l'emploi de cette somme?

DORIMON *père.*

Pourquoi le demander? mon fils est honnête homme.

CAFART, *à Dorimon fils, vivement.*

Sachons au moins pour qui vous empruntez.

CONSTANCE, *paroissant subitement.*

Pour moi.

CAFART.

Vous ?

CONSTANCE, *avec fermeté.*

Moi.

CAFART.

à part. *haut, avec ironie.*

C'est un complot. Je n'ai plus rien à dire ;
L'Humanité par vous exerce son empire.
L'emploi de cet argent.....

CONSTANCE.

Si je vous le disois,
Vous ne me croiriez pas.

CAFART.

Parlez ; Je vous croirois :
Peut-on se défier d'une bouche aussi pure ?

DORIMON, *père.*

Il est vrai.

CAFART.

Parlez donc !

CONSTANCE, *à Cafart.*

Eh bien ! je vous conjure
De sauver de la mort, même du deshonneur
Un jeune infortuné.....

CAFART, *avec ironie.*

Qui vous touche le cœur ?

CONSTANCE.

Ah ! depuis son malheur je l'aime comme un frere.

DORIMON *père.*

Et tu fais bien.

CAFART,

regardant Dorimon fils. *haut.*

C'est lui..... Qui l'a perdu ?

CONSTANCE, *le regardant fixement.*

Son père.

CAFART, *regardant Dorimon père.*

Je l'avois bien prévu. Préjugés ?

CONSTANCE.

Justement.

DORIMON *père.*

Je le plains !

CAFART, *à Constance.*

Et sur-tout beaucoup d'entêtement ?

CONSTANCE.

Que trop !

CAFART.

Aveuglement ? Tolérance ?....

CONSTANCE.

Au contraire.

CAFART, *avec dépit.*

Je sais que de ce point vous ne conviendrez pas ;
Mais son fils est perdu.....

CONSTANCE.

Si vous n'êtes sensible
A sa détresse.

CAFART, *se tournant vers Dorimon père.*

O ciel ! quelle leçon terrible !
Pour un père voilà de tous les attentats
Le plus grand, le !.....

DORIMON *père,*

Plaignons-le, et ne l'imitons pas.

CAFART.

Il lui offre les mille écus d'un air de compassion.

Dieu m'en garde! Acceptez.....

DORIMON *père.*

Ah! je vous remercie.

Remettant la somme à son fils.

J'oblige mon ami.

DORIMON *fils, la remettant à sa sœur.*

J'oblige mon amie.

CAFART, *avec aigreur.*

Sauvez l'infortuné! que de ce malheureux
Le pere se repente.

DORIMON *père, avec douceur.*

Il ouvrira les yeux.

CAFART, *s'éloignant.*

Lui? jamais.

DORIMON *père.*

Demeurez.

CAFART, *prêt à sortir.*

Non. C'est jour d'échéance:
J'attends un Turc, un Quakre, un Chinois, un Indien...

DORIMON *père.*

Qui dineront chez vous?.....

CAFART, *revenant avec humeur.*

Je m'en garderai bien!
C'est déjà trop pour moi de souffrir leur présence.
Mais voilà le commerce; et la nécessité.....

DORIMON *père.*

Le commerce est le nœud de la société.

CAFART.

Oui, pour les intérêts, mais non pour les systêmes.

Comme ces gens et moi n'adoptons pas les mêmes,
Quand je suis avec eux contraint de terminer,
Je paye où je reçois, et l'on s'enva dîner.
Serviteur. *Il sort brusquement.*

SCÈNE VIII.

DORIMON *père*, DORIMON *fils*.

CONSTANCE.

DORIMON *père, souriant, réfléchissant.*
Pauvres gens! Je les plains!..... mais j'espère
à Dorimon et Constance.
Que je pourrai..... Causez..... Je reviens. *Il sort gaiement, occupé de son projet.*

SCÈNE IX.

CONSTANCE, DORIMON *fils*.

CONSTANCE.
Ah! mon frère,
Que ne vous dois-je pas!

DORIMON, *fils.*
Adieu donc.....

CONSTANCE, *l'arrêtant*
Mon ami,
Ce n'est pas obliger qu'obliger à demi.

DORIMON *fils.*
Eh! que puis-je de plus?

CONSTANCE, *confidemment.*
Florville va se rendre

Chez son créancier ; mais cet homme est un joueur,
Florville est faible ; il peut retomber, par erreur,
Dans les pièges adroits que l'on saura lui tendre.
Il faudroit que quelqu'un, sans délais, aujourd'hui,
Pût chez ce créancier porter en diligence
La dette de Florville, et fît, par complaisance,
Cette commission dangereuse pour lui.

DORIMON *fils, faisant effort sur lui-même.*

Je vous entends, ma sœur. L'argent, le nom, l'adresse...

CONSTANCE.

Je vais vous les donner.

DORIMON *fils.*

Dépêchons. Le tems presse...

CONSTANCE.

Oui ; la pauvre Judith.....

DORIMON *fils, vivement.*

Attendra mon retour,
Et, pour vous, l'amitié l'emporte sur l'amour.

CONSTANCE, *l'emmenant.*

Je reconnois mon frère ! et je jouis d'avance
De l'obligation que je vais vous avoir.
Ah ! la reconnoissance est, dit-on, un devoir,
Mais pour les vrais amis, c'est une jouissance.

Ils sortent à gauche, par l'appartement de Constance.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DORIMON *père*, DORIMON *fils*, CONSTANCE.

DORIMON *père arrêtant son fils prêt à sortir.*

Quoi! sortir à l'instant du dîner!

DORIMON *fils.*

Mais, mon père,
Je serai de retour promptement.

DORIMON, *père.*

Cette affaire
Pourra bien se remettre après notre repas.

CONSTANCE.

Il s'agit d'obliger....

DORIMON *père.*

Votre père.

DORIMON *fils.*

En ce cas,
Je demeure.

CONSTANCE.

Ordonnez.

DORIMON *fils, à part.*

A mon pauvre Florville,
Il faut donc différer le bonheur d'être utile!

DORIMON *père.*

Mes amis, nos voisins, comme moi commerçans,
Ont plusieurs étrangers, de cultes différens,

Qui viennent pour compter, car c'est jour d'échéance;
Et, soit économie ou bien intolerance,
Envers eux ils n'ont pas, dit-on, l'honêteté
D'exercer les devoirs de l'hospitalité.

CONSTANCE.

Absurdes préjugés!

DORIMON *fils.*

Avarice maudite!

DORIMON *père.*

Il vaut mieux réparer que blâmer leur conduite.
Bientôt ces étrangers tour à tour sortiront;
Il faut les retenir. Sitôt qu'ils paroîtront,
Allez au devant d'eux, mon fils; et vous, ma fille,
Invitez-les chez nous à dîner en famille.
Je vais tout ordonner.

CONSTANCE, DORIMON *fils sortant ensemble.*

Allons.

DORIMON *père.*

A ce festin,
Que de climas divers vont se donner la main!
Trop heureux qui pourroit, dissipant nos chimères,
De tout le genre humain faire un peuple de frères!
Il sort par la porte du fond tandis que Florville entre à droite.

SCENE II.

FLORVILLE *seul, l'air sombre.*

Le hazard, dans une heure, aura fixé mon sort.
Durval est-il payé? Je ne crains pas la mort.....
Craint-on le néant? Mais s'il faut que je succombe,
Je veux laisser mon nom sans tache. Dans la tombe
Avec nous tout s'ensevelit;

Le déhonneur seul nous survit.

Il s'éloigne. *Il s'arrête.*

Voyons, sans différer Dorimon..... Et Constance !
Jamais mon cœur n'eut tant besoin de sa présence,
De ses tendres regards, de sa touchante voix....
Mais si je l'entendois pour la dernière fois !
Pour la dernière fois !..... que ne puis-je comme elle,
Voir une autre existence au-delà du trépas !
Je la consacrerois à lui rester fidèle,
A semer le bonheur et l'amour sur ses pas.

Avec âme.

Ah ! l'âme des amans devroit être immortelle !
Cherchons les tous deux..... *Il rencontre Dorimon père qui rentre, et s'arrête troublé.*
Ah !

SCÈNE III.

DORIMON *père*, FLORVILLE

DORIMON *père.*

D'où vient cette frayeur
Je serois bien faché d'inspirer la terreur.
Vous souffrez ? Avec moi cessez de vous contraindre.

FLORVILLE.

Ah ! je vous aime trop pour cela.

DORIMON *père.*

Mon ami,
Pour commencer d'aimer, il faut cesser de craindre.

FLORVILLE, *attendri.*

Cœur généreux, comment me souffrez-vous ici !

DORIMON *père.*

N'êtes vous pas l'ami de mon fils, de ma fille ?
J'aime à voir l'amitié parmi les jeunes gens.

C'est un fruit pour l'hiver, qui fleurit au printems.

FLORVILLE.

Mais ne craignez-vous pas que dans votre famille
Je n'apporte avec moi le crime qui me suit?....
Car enfin de mes mœurs je vous suppose instruit....
Non pas que la vertu pour moi soit étrangère;
Je serois vertueux si vous étiez mon père.
Mais, contraint dans mes gouts, contraint dans mes plaisirs,
Dans mes opinions, dans mes moindres desirs,
Réduit à me cacher et forcé de me taire,
J'ai fait le mal. Le mal est enfant du mystère.
Importuné d'un Dieu qui ne sait que punir,
Dans le sein du néant j'ai plongé l'avenir,
Et, n'attendant de lui peine ni récompense,
Sans crainte j'ai vécu, je meurs sans espérance.

DORIMON *père.*

Le crime, mon enfant, n'est point dans votre cœur;
L'Athéïsme chez vous est le fruit du malheur.
Les Etres malheureux ont besoin qu'on les aime.
De notre intimité partagez la douceur.
Environné d'amis, vous croirez au bonheur;
Et le bonheur nous fait croire à l'Etre-Suprême.

FLORVILLE.

Ah! Dieu, s'il existoit, nous parleroit ainsi.
On vient..... *il veut s'éloigner.*

DORIMON *père.*

Restez.

FLORVILLE, *timidement.*

Je sors.

DORIMON *père, avec amitié.*

Non: vous dînez ici.

à part.

L'esprit est égaré, mais le cœur est honnête.

Si ces gens, divisés de culte et de parti,
Pouvoient se rapprocher pour s'unir contre lui,
La leçon seroit vive et mûriroit sa tête.
Essayons. *Il va au devant des étrangers.*

SCÈNE IV.

DORIMON *père*, FLORVILLE, *sur le devant de la scène*, DORIMON *fils*, CONSTANCE, *introduisant tour-à-tour* UN TURC, UN INDIEN, UN CHINOIS, UN TARTARE.

LE TURC, *avec fierté.*

Vous voyez un enfant du Prophète.

L'INDIEN.

Plus heureux, je suis né sous la loi de Brama. *Le Turc le regarde avec mépris.*

LE CHINOIS.

Moi de Confucius. *L'Indien le regarde avec dédain*

LE TARTARE.

Et moi, du Grand-Lama. *Ils se considèrent tous avec aversion.*

DORIMON *père.*

De vous réunir tous je me fais une fête.

FLORVILLE, *bas à Dorimon fils.*

As tu payé?

DORIMON *fils*, *bas*,

Mon père a retenu mes pas.

FLORVILLE

FLORVILLE, *bas.*

Il faut que dans une heure !.....

CONSTANCE, *bas.*

En sortant du repas.

DORIMON *père*, *les invitant.*

Ça messieurs.....

LE TURC, *bas à Dorimon père.*

Ce Chinois nous fait-il compagnie ?

DORIMON *père.*

Sans doute. *Le Turc s'éloigne d'un air mécontent.*

LE CHINOIS *de même.*

Cet Indien est-il de la partie ?

DORIMON *père.*

Oui.

L'INDIEN, *de même.*

Ce Tartare est-il des nôtres ?

DORIMON, *père.*

Oui parbleu !

LE TARTARE, *de même.*

Ce Musulman va-t-il rester ?

DORIMON *père.*

Oui certe !

LE TURC, LE CHINOIS, L'INDIEN, LE TARTARE, *prêts à sortir.*

Adieu.

DORIMON *père*, *les arrêtant tour-à-tour.*

Bas au turc.

Le chinois vous révère.

LE TURC, *revenant.*

Ah!

DORIMON *père, bas au Chinois.*

L'Indien vous estime

Le Chinois revient.

Bas à l'indien.

Le Tartare vous voit comme un être sublime.

L'indien revient.

Bas au tartare.

Le turc vous aime.

TOUS QUATRE *se regardant avec bienveillance.*

Allons, c'est par honnêteté...

DORIMON *père, à part.*

Tout, jusqu'aux préjugés, cède à la vanité.
Nous voilà tous tels que nous sommes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, un QUAKER.

LE QUAKER *à Dorimon père.*

Frère, on m'a dit là-bas que l'on dînoit chez toi.
Si j'osois....

DORIMON *père.*

Ose. Ici l'honnête homme est chez soi.

L'INDIEN, *avec hauteur.*

De quelle Caste es-tu?

LE QUAKER.

De la Caste des Hommes;
Car j'ai grand appétit.

CONSTANCE.

Je vais en prévenir;

Et dans l'instant l'on va servir.

Elle sort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Constance.*

L'INDIEN.

Quel est cet homme ?

DORIMON *père.*

Un Quakre.

TOUS QUATRE, *en riant.*

Ah!...

LE TURC.

Plaisant personnage !

DORIMON *père.*

Sa morale est d'être humble, humain, frugal et sage.
Ses principes par-tout devroient être reçus.

LE CHINOIS *avec feu.*

Que sont-ils près des loix du grand Confucius!

LE TARTARE *avec fierté.*

Eh qu'est-ce que ces loix près des divins oracles!
Du Lama?

DORIMON *fils, bas à Florville qui éclate de rire.*

Tais-toi donc!

L'INDIEN, *avec emportement.*

Qu'est-ce que ses miracles
Près du code sublime où Brama nous défend!.....

LE TURC *avec fureur.*

Eh! qu'est-ce que ce code auprès de l'Alcoran!.....

LE QUAKER *avec enthousiasme.*

Qu'est-ce que l'Alcoran auprès de l'Evangile!

DORIMON *père avec douceur.*

Tous ces livres sont bons si chacun est utile.
» Respectons les écrits de ces Législateurs
» Dont la sagesse tend à nous rendre meilleurs.
» Si l'on croit y trouver des défauts à reprendre,
» C'est à l'humanité qu'il faut alors s'en prendre.
» Pour moi, je l'avouerai, de l'humble Sage *Hébreu*
» La morale m'eut fait imaginer un Dieu ;
» Mais tout ce que sa loi peut m'offrir de sublime
» A vos législateurs n'ôte point mon estime;
Et, si l'on m'en croyoit, nous nous réunirions
Pour extraire en commun tous les fruits de leurs veilles;
Et de ces sucs divers, ainsi que les abeilles,
Ne composer qu'un miel pour emplir nos rayons.

FLORVILLE *avec ironie.*

Ce mélange.....

DORIMON *père.*

Est facile.

LES CINQ ÉTRANGERS *vivement.*

Impossible.

FLORVILLE *à Dorimon père, d'un air triomphant.*

Ah!

DORIMON *père avec douceur.*

Voyons:

(*à l'Indien.*)

Quel Être adorez-vous ?

L'INDIEN.

Un Être impérissable,

LE MUSULMAN.

Universel,

LE CHINOIS.

Unique,

LE TARTARE.

Eternel,

LE QUAKER.

Immuable.

DORIMON *père.*

Eh bien, laissez la forme et tenez-vous au fond:
Votre religion est la même.

TOUS CINQ *vivement.*

Non.

DORIMON *père.*

Non ?.....
Amis, ne supposons qu'un temple sur la terre :
Je vois tous les humains qui vers son sanctuaire.
S'acheminant du fond de cent climats divers,
Portent les vœux du monde au Dieu de l'univers.
Couvert d'un vêtement gai, bizare ou sévère,
L'un marche enveloppé des ombres du mystère,
L'autre dit ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
Celui-ci va dansant, celui-là pas à pas ;
L'un pleure, l'autre rit, et l'humaine folie
Jusqu'au pied des autels donne la comédie.
Demandez à quel dieu s'adresse leur encens;
Il le désigneront sous cent noms différens,
Et lui prettant leurs traits, leurs mœurs et leurs langages,
Le diversifieront autant que ses ouvrages.
Tous auront tort sans doute, et tous auront raison;
Car sous ces changemens d'attribut et de nom,
Sous la pourpre, le lin, ou la soie, ou la burre,
Qui vont-ils adorer? L'auteur de la nature.
Avec élévation.
» Dieu de toutes tributs, de toutes nations,
» Tu fais au même centre aboutir leurs rayons,
» Et ce centre, c'est toi, toi source de lumière,
» Qui prodigues la vie à la nature entière;
» Etre consolateur que le cœur peut sentir
» Mais que jamais l'esprit ne pourra définir.

FLORVILLE *avec impatience.*

» Mais s'il est notre centre à tous tant que nous sommes,

» S'il doit seul attirer notre encens et nos vœux,
» Pourquoi tous vos patrons, vos saints, vos demi-dieux ?

DORIMON *père.*

A part gaiement. *Haut avec gravité.*

» Ah!.....C'est que les vertus, les bienfaits des grands hommes
» Les ont fait ressembler à la Divinité.

FLORVILLE, *vivement.*

» Mais Néron eut un culte, et Néron détesté.....

DORIMON *père.*

» Si l'amour fait les dieux, la peur fait les fantômes;
» Mais les dieux de la peur s'éclipsent en un jour,
» Et nous n'éternisons que les dieux de l'amour.

FLORVILLE.

Quand l'univers fera votre pélérinage,
Je me dispenserai cependant du voyage.

LE TURC, L'INDIEN, LE CHINOIS, LE TARTARE, LE QUAKER, *à Dorimon père, avec ironie.*

Eh bien?..

DORIMON *père avec gaieté.*

Il a raison.

FLORVILLE *étonné.*

Comment!...

DORIMON *père, avec âme.*

Pour trouver Dieu,
Nous ne devons changer ni de temps ni de lieu.
Il est partout : partout sa bienfaisance brille.
C'est un père toujours présent à sa famille.

FLORVILLE.

Un père?..

LES CINQ ÉTRANGERS *avec feu.*

Oui !

DORIMON *fils de même.*

C'est par lui que nous nous animons,
Que nous faisons le bien et que nous nous aimons.
» A remplir nos besoins, la terre est disposée,
» L'homme lui doit les fruits, et les fleurs la rosée.....

FLORVILLE *brusquement.*

Je ne le conçois pas, j'ai beau l'étudier.....

DORIMON *fils.*

Eh! L'ouvrage peut-il concevoir l'ouvrier!

FLORVILLE.

Pourquoi donc laisse-t-il tant de mal sur la terre?

DORIMON *père, avec fermeté.*

Le mal vient de vous seul.....

FLORVILLE.

Moi!.....

DORIMON *père.*

Né libre de faire
L'emploi de la raison, quand vous en abusez,
Vous commettez le mal, et vous l'en accusez!
» Mais considérez donc que le premier mérite
» Du bien que l'on opère, est le mal qu'on évite.
» Vers le bien malgré vous si dieu vous eut porté,
» Il vous eut, en naissant, ravi la liberté.....

FLORVILLE *l'interrompant.*

Argumenter n'est pas raisonner. Moi, je pense
Que le hazard fait tout.

LES CINQ ÉTRANGERS *révoltés.*

Quoi!.....

DORIMON *père, poursuivant avec feu.*

De ce monde immense
La marche est immuable et l'ensemble étonnant:

FLORVILLE.

Soit.....

DORIMON *père, très-vivement.*

Vous supposez donc un Hazard permanent!

LES CINQ ÉTRANGERS *le pressant avec fureur.*

Répondez!

FLORVILLE *légèrement.*

Répondez vous même, je vous prie.
Pourquoi chacun de vous veut-il, dans sa patrie,
Que son dieu prétendu règne exclusivement
Et damne tout le reste impitoyablement?

Au turc.

Car vous ne le voyez, vous, que dans la Turquie,

A l'indien. *Au chinois.* *Au tartare.*

Vous dans l'Inde, la Chine, ou dans la Tartarie;
Et de ces lieux divers, pour vous protéger tous,
Vous croyez qu'il vous suit et voyage avec vous.
Voilà l'homme: chétive et vaine créature
Dont l'orgueil ne suppose un maître à la nature
Que pour se l'asservir et le charger des soins
Qu'exigent ses plaisirs, sa vie, où ses besoins.
Misérables humains, insectes éphémères,
De ce vaste tableau nuances passagères,
Qui, par mille sentiers à vous même inconnus,
Retournez sans savoir d'où vous êtes venus,
Il vous sied bien d'oser forger à votre image
Un Être universel!.... Mais pour lui rendre homage;
Vous le cherchez par-tout; donc il n'est nulle part.

LE TURC *vivement.*

Qui donc nous a donné naissance!

FLORVILLE.

Le Hazard,
C'est bien assez pour vous

LES ÉTRANGERS.

Tu prétends!...

FLORVILLE.

Oui, j'estime

Que tout vient du Hazard,

LES ÉTRANGERS.

Tout?...

FLORVILLE.

Oui, tout, jusqu'au crime.

LES ÉTRANGERS *furieux.*

Ciel!...

DORIMON *père, à part.*

Voici l'instant.

FLORVILLE *avec acharnement.*

Tout...

LES ÉTRANGERS *le menaçant.*

Sors de cette maison;

DORIMON *père.*

à part, *haut,*

Bon!... Messieurs!...

DORIMON *fils.*

Respectez....

LES ÉTRANGERS.

Sors!...

DORIMON *père, bas à Florville, avec amitié.*

Sortez par raison.

LE TURC, *la main sur son poignard.*

Qui ne croit pas un dieu n'est pas un honnête homme.

FLORVILLE *voyant le geste du Turc.*

Dieu!..

LE TURC *avec pitié.*

Tu le méconnois et ta bouche le nomme!

FLORVILLE *prêt à sortir, rencontre son père.*

Ciel!.....

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CAFART.

CAFART *sévèrement à Florville.*

Que faites vous là?

FLORVILLE *avec ironie.*

Je combats les avis
De ces messieurs.

CAFART *plus doucement.*

Rentrez.

Florville sort.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FLORVILLE.

CAFART, *aux étrangers, d'un ton avantageux.*

Vous êtes interdits.....

LE TURC.

Confondus.

CAFART.

De le voir si profond pour son âge!

L'INDIEN.

Non, je n'en reviens pas!

CAFART *avec orgueil.*

Eh bien, c'est mon ouvrage.

L'INDIEN, LE TURC, LE CHINOIS, LE TARTARE, *avec horreur.*

Grands Dieux!

LE QUAKER.

Il ne faut plus, Frères, nous étonner
S'il nous ferme sa porte à l'instant du dîner.

DORIMON *père, l'excusant.*

C'est qu'il savoit qu'ici vous diniez tous ensemble.

CAFART *un peu confus.*

Messieurs.....

DORIMON *père, bas à Cafart.*

Pour votre honneur restez.

CAFART *à part, avec dépit.*

Me voilà pris.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ISMAEL, *un mémoire à la main.*

ISMAEL *à Dorimon père. Voyant les étrangers.*

J'accours pour une erreur de cent francs..... mais je tremble
D'être importun.

DORIMON, *père.*

Ce soir ils vous seront remis.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

On a servi.

DORIMOM *père, prenant Ismael et Cafart par la main.*

Dinons.

ISMAEL *étonné.*

Comment!.....

DORIMON *père, les emmenant malgré eux.*

Je vous en prie.

CONSTANCE *bas à son frère.*

Judith est là.

DORIMON *père, à ses enfans.*

Venez.

CONSTANCE *bas à son père, en souriant.*

Mon frère a compagnie.

DOIRIMON *père, en s'éloignant.*

Qu'il la reçoive ici.

CONSTANCE, *de loin, à son frère.*

Je vais songer à vous.

Ils sortent tous par la porte du fond. Dorimon fils court à la porte latérale qu'il ouvre à Judith.

SCENE XII.

JUDITH, DORIMON *fils.*

DORIMON *fils.*

Pardon si j'ai manqué, Judith, au rendez-vous!

JUDITH *agitée.*

Je vous pardonne; mais écoutez: ma détresse
Augmente à chaque instant. Les chagrins, la tristesse,
La terreur m'ont enfin réduite au désespoir,
Et je veux à mes maux mettre un terme ce soir.

DORIMON *fils.*

Judith, écoutez moi...

JUDITH *égarée.*

Non, ma tête est perdue;
Je mourrai si bientôt je ne suis secourue
Par un ami fidèle.

DORIMON *fils.*

En pouvez vous douter!

JUDITH.

Eh bien, fuyons ensemble, et venez me guider....

DORIMON *fils, tendrement.*

Vous êtes vertueuse....

JUDITH *avec fermeté.*

Et saurai toujours l'être.

DORIMOM *fils.*

Mais, à votre âge, il faut encore le paraître.
L'honneur est une fleur qu'un souffle peut flétrir ;
Et le front de Judith n'est pas fait pour rougir.

JUDITH.

Ah ! si vous connoissiez mon infortune affreuse ;
Vous m'approuveriez.

DORIMON.

Moi !... Si je vous approuvais,
Serois-je votre ami ?

JUDITH *pleurant.*

Mon ami pour jamais
Veut donc me condamner à vivre malheureuse ?

DORIMON *avec amitié et fermeté.*

Non ; je veux que par vous le malheur combattu,
Respecte l'Innocence et cède à la Vertu.

JUDITH *avec reconnoissance.*

Mon ami !...

SCÈNE XIII.

JUDITH, DORIMON *fils*, UN DOMESTIQUE *apportant une table de deux couverts.*

LE DOMESTIQUE, *à Dorimon fils.*

Votre Sœur m'a dit en confidence
De vous servir ici. Comptez sur ma prudence.

DORIMON *fils.*

Bonne sœur !..... dîne-t-on ?

LE DOMESTIQUE *préparant la table.*

On dispute. Vous deux,
Vous disputerez moins et vous dînerez mieux.

En s'éloignant.

veill erai pour vous.

Il sort. Dorimon et Judith se mettent à table.

SCENE XIII.

DORIMON *fils*, JUDITH, FLORVILLE, CONSTANCE.

DORIMON *fils*, *à Judith.*

L'aimable tête à tête !

FLORVILLE *sans les voir.*

Oui, j'ai poussé trop loin mon ardeur indiscrette.
Je veux la réparer.

CONSTANCE *entrant par la porte du fond, et allant vers la table sans voir Florville.*

Vous a-t-on bien servis ?

CONSTANCE *et* FLORVILLE *s'apperçevant.*

Ah !.....

CONSTANCE *très-gaiement.*

Deux couverts de plus. Mon père l'a permis.

FLORVILLE *servant et s'asseyant.*

Le charmant impromptu ! mon aimable Constance,
Le bonheur près de vous vient sans que l'on y pense.

Ils sont assis dans l'ordre suivant : CONSTANCE, DORIMON, JUDITH, FLORVILLE.

JUDITH *bas à Florville, tandis que Constance sert.*

Vous êtes vous battu ?

FLORVILLE.

bas à Judith, haut, gaiement.

Non. Silence !... Quel train
On fait là bas !

CONSTANCE *servant.*

Mon père appaise tout.

FLORVILLE.

J'ai craint
De l'avoir offensé par mon étourderie,
Par mon emportement. Mon indulgente amie,
Constance, dites-moi que vous me pardonnez.

CONSTANCE *souriant.*

Pourquoi me demander ce que vous devinez?

DORIMON *fils.*

Voici les belles sœurs avec les deux beaux frères.

JUDITH.

Si l'hymen forme un jour ces liens fortunés,
Auprès de nos enfans n'imitons pas nos pères:
Qu'ils lisent dans nos cœurs. Au lieu de se cacher,
Dès qu'ils nous connoîtront, ils viendront nous chercher.

FLORVILLE.

Songeons que les parens doivent leur confiance
Aux êtres innocens qui leur doivent le jour,
Que la vertu, qui germe au sein de l'Innocence,
Pour éclore à besoin du souffle de l'Amour.

DORIMON *fils.*

Oui, du bonheur d'aimer qu'ils connoissent les charmes
Et qu'ils soient Tolérans pour devenir Humains.

CONSTANCE.

Qu'ils sachent, comme nous, consoler leurs voisins,
Et pleurer de plaisir en essuyant leurs larmes.

JUDITH.

Quand naîtra ce bonheur!

CONSTANCE.

Peut-être dès demain.

FLORVILLE, *moitié sentiment, moitié gaîté.*

Jouissons d'aujourd'hui; c'est là le plus certain.

TOUS QUATRE, *se donnant la main.*

Quelle douce union!

DORIMON *fils.*

Quel repas délectable!

FLORVILLE.

Le plaisir est toujours à la petite table.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE QUAKER.

LE QUAKER.

Ah! quels hommes! .....

LES QUATRE JEUNES GENS.

Déjà?

LE QUAKER.

Lassés de disputer;
Ces étrangers et moi venons de déserter.
A Constance et Dorimon. A Judith et Florville.
Bénissant votre père et maudissant les vôtres.
Il s'éloigne.

CONSTANCE.

Mais avez-vous dîné?

LE QUAKER.

Pas trop.

CONSTANCE.

Soyez des nôtres.

LE QUAKER.

Bien volontiers. *Il revient et s'assied.*

LES PRÉCÉDENS, LE TURC, L'INDIEN, LE CHINOIS, LE TARTARE.

LE CHINOIS, LE TARTARE, L'INDIEN *furieux.*

Sortons.

LE TURC.

LE TURC.

Oui, loin de ces gens-ci,
Allons chercher la paix.

LE QUAKER *les appellant.*

Frères, elle est ici.

CONSTANCE *les invitant.*

Venez.

LE CHINOIS.

Cet Ismaël! quel âpre judaïsme!

LE TURC.

Et Cafart; c'est bien pis!

LE TARTARE.

Le père avec fureur
Prêche l'Intolérance et le fils l'Athéisme.

FLORVILLE *vivement.*

Ah! croyez que le fils, dans le fond de son cœur,
Voudroit trouver un Dieu qu'il le chériroit même.

LES ETRANGERS *avec indignation.*

Vous?...

FLORVILLE, *plus vivement.*

Si l'on vous eut peint toujours l'être suprême
Armé de feux, terrible en sa sévérité,
Ne faisant que du mal,...

LE TURC.

C'est une absurdité:
Il ne fait que du bien;

L'INDIEN.

Nous console,

LE QUAKER.

Nous aime.

LE CHINOIS.

Nous soutient,

LE TARTARE.

Nous protège.

CONSTANCE *vivement.*

Eh! voilà son système:
Florville a mieux aimé, guidé par son penchant,
Ne jamais croire un dieu que croire un dieu méchant.

LE TURC *avec force.*

Il faut le croire bon.

FLORVILLE *avec âme.*

C'est ce que je desire.
Au lieu de me haïr, plaignez moi, mes amis.

Tous lui donnent la main avec intérêt.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DORIMON *père.*

DORIMON *père, voyant les jeunes gens et les étrangers grouppés autour de la petite table.*

Ciel!.....veulez-vous trouver les hommes réunis?
Cherchez en quel endroit la Paix tient son empire.

TOUS *à Dorimon père.*

Quoi! seul?.....

DORIMON *père.*

Par l'autre porte ils viennent de sortir;
Et, faute d'adversaire, ils disputent ensemble.

FLORVILLE *se levant précipitamment.*

A Judith.

Sans doute ils vont rentrer. Prévenons-les.

JUDITH.

Je tremble

FLORVILLE *s'enfuyant avec elle.*

On n'entrevoit jamais que l'éclair du plaisir.

LE TARTARE, *avec énergie, à Dorimon père.*

Adieu, brave homme.

LES AUTRES ÉTRANGERS *de même*

Adieu.

LE TURC.

Nous t'aimons pour la vie

DORIMON *père.*

Revenez donc me voir. Quelque soit leur patrie,
L'honneur, la probité près de nous sont admis,
Et nous les reçevons comme de vieux amis.

LE QUAKER *avec feu.*

Nous sommes tous les tiens.

TOUS.

Oui!

LE TURC *à Dorimon père*

Grace à tes lumières,
Nous nous estimons tous et nous quittons en frères.

Ils sortent en se tenant tous par la main. Dorimon les reconduit

CONSTANCE *suivant son père.*

Bas à son frère.

Songez vous à Florville?

DORIMON *fils.*

Oui ma sœur, à l'instant...

CONSTANCE *de loin, en souriant.*

N'oubliez pas non plus que Judith vous attend.

Elle sort.

DORIMON *fils, seul.*

Moi l'oublier!... Je cours payer à l'instant même
La dette de Florville, et revole en ces lieux.
Que les momens sont précieux
Quand on oblige et quand on aime!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE *seul, tenant un billet.*

Dorimon ne vient point. Voici l'heure ; on m'attend.
Je meurs d'impatience et chaque instant me tue.
Judith m'a confié ce billet important
Pour lui... Pauvre Judith! comme elle est abbatue!
Maudit soit à jamais l'esprit intolérant,
Qui fait d'un homme un tygre, et d'un père un tyran!
J'en fais en ce moment, l'affreuse expérience :
Quel je suis à présent! et quel je me suis vu!
J'étois né bon, sensible, adorant la vertu....
Ah! je l'adore encor, puisque j'aime Constance.
D'un air sombre, tenant un autre billet.
Dans ce funeste écrit j'ai tracé mes adieux.
Dans un moment, tandis qu'il frappera ses yeux,
Peut-être tout sera fini... Tout? Quoi! la vie
Et puis rien! quoi! l'amour, la vertu, le génie,
La grandeur, la bassesse, et le bien et le mal,
Aussi-tôt que la Mort leur donne le signal,
S'éclipsant à nos yeux, comme un trait de lumière,
Iroient s'évanouir dans la même poussière!
Quoi! le néant pourroit égaler le destin
De l'homme vertueux et du lâche assassin!...
Ah! j'entends dans mon sein une voix qui murmure...
Avec fermeté. *Avec réflexion*
Est-ce la crainte? Non... Est-ce que la Nature
Nous avertit de croire à la Divinité!...
Là le néant... L'espoir est de l'autre côté.
Vivement.
Je doute... Mais enfin quand la raison balance,
Ne vaudroit-il pas mieux pencher vers l'espérance!...
Avec inquiétude.
Mais Dorimon....

SCÈNE II.

FLORVILLE, DORIMON *fils*.

DORIMON *fils*, *accourant, un papier à la main.*

Enfin Durval est satisfait.
J'ai payé.

FLORVILLE, *avec reconnoissance.*

Mon ami!.. nous nous verrons, j'espère;
Mais garde cet effet pour l'offrir à mon père,
En cas d'évènement.

DORIMON *fils*,

Comment!

FLORVILLE.

Lis ce billet
De Judith....

DORIMON *fils*, *vivement, prêt à décacheter.*

De Judith!

FLORVILLE, *lui présentant le second.*

Remets l'autre en secret
A ta sœur.

DORIMON, *fils en le considérant.*

Qu'as-tu donc!...

FLORVILLE,

Rien...

DORIMON *fils*,

Mais...

FLORVILLE.

Je suis tranquille.
Dorimon, souviens-toi de ton ami Florville.

Il s'éloigne d'un air pénétré, mais ferme.

DORIMON *fils*, *le suivant.*

Où vas-tu ?...

Florville lui fait signe de rester, et disparoît.

SCÈNE III.

DORIMON *fils*, *seul.*

Chaque mot m'a glacé de terreur...
Hola! Quelqu'un. (*Au domestique qui paroît.*)
Portez ce billet à ma sœur.
Il ouvre la lettre de Judith.
Lisons :

« Mon père, en sortant de chez vous, est rentré furieux. Son injuste colère a détruit le fruit de vos conseils et de votre amitié. C'est trop souffrir; ma patience est épuisée; la fuite est ma dernière ressource. Mon digne ami, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; trouvez-vous à six heures précises, près de la porte du jardin; venez me guider, me conseiller, m'éclairer et partager l'horreur de mon sort.

Ismael paroît, l'observe et sourit à part.

SCENE IV.

ISMAEL, DORIMON *fils.*

DORIMON *fils*,

Pauvre Judith! le désespoir l'égare.
Avec tant de vertus!... c'est toi, père barbare...
Il apperçoit Ismael.
Dieux!.. (*Il recule d'abord avec horreur; puis, le prenant vivement par le bras il l'amène sur l'avant scène, et lui dit, en frémissant :*
Un père, oubliant l'amour et son devoir,
Au cœur de son enfant plonge le désespoir;
Sa fille a ses fureurs, ce soir, veut se soustraire.

ISMAEL, *à part, gaîment.*

C'est un rapt. (*haut.*) On fait bien de fuir un mauvais père.

DORIMON *fils*, *étonné.*

Quoi!...

ISMAEL, *en confidence*, *gaîment.*

Vous l'accompagnez?

DORIMON *fils.*

Je serois ravisseur!

ISMAEL.

A la foible innocence il faut un défenseur;

DORIMON *fils*, *avec force.*

Mais son père, Monsieur, mettez-vous à sa place!

ISMAEL.

C'est un sot; il aura mérité sa disgrace.....
Accordez à sa fille un secours obligeant.

DORIMON *fils*, *avec indignation.*

Vous me persuadez?

ISMAEL, *empressé.*

Vous faut-il de l'argent?

DORIMON *fils.*

Mais vous n'en aviez pas pour mon père...

ISMAEL, *tirant sa bourse.*

Oh! j'estime..

DORIMON *fils*, *à part.*

Il refuse aux Vertus, pour prodiguer au Crime.

ISMAEL.

Acceptez....

DORIMON.

Non. Je pars; et vous m'approuvez?

ISMAEL, *vivement.*

Oui.

Je vous exhorte même....

DORIMON *fils.*

Adieu donc.

ISMAEL, *très gaîment.*

Bon voyage.

DORIMON *fils. s'éloignant.*

C'est par votre conseil...

ISMAEL.

Bon! si j'avois votre âge,
La belle et moi serions déjà bien loin d'ici.

Dorimon fils, en sortant, rencontre Cafart qui le regarde avec surprise.

SCÈNE IV.

CAFART, ISMAEL.

CAFART.

Où vat-il?

ISMAEL, *en confidence, avec joie.*

Enlever une personne aimable
Qui l'attend.

CAFART, *de même.*

Loin d'ici?

ISMAEL.

Tout près.

CAFART.

Quand

ISMAEL.

A l'instant.

CAFART.

Eh! comment savez-vous? ....

ISMAEL.

Je suis le confident.

CAFART, *transporté de joie.*

D'évènemens heureux quel concours admirable
Sa sœur....

ISMAEL.

Eh bien ? Sa sœur ?...

CAFART.

Notre pauvre voisin !
Avec sa tolérance !... Ah ! le pauvre homme !...

ISMAEL, *avec impatience.*

Enfin ?

CAFART, *en confidence.*

Ici près je l'ai rencontrée,
Le teint pâle, l'air sombre et la vue égarée;
Elle fuyoit, tenant un billet à la main.
Tout-à-coup s'arrêtant, et tremblante à ma vue,
Dans ses discours mêlés de crainte et de courroux,
Elle a parlé de pleurs, de sang, d'un rendez-vous,
D'un jeune homme perdu..., puis elle est disparue.

ISMAEL.

A merveille !

CAFART.

Je vois dans cet évènement
La catastrophe d'un roman,
Qui, tandis que j'en parle, est peut-être arrivée.

ISMAEL.

Il seroit bien plaisant qu'avant la fin du jour,
Le père apprit que tour-à-tour,
Son fils est ravisseur et sa fille enlevée !

CAFART,

Comment sortira-t-il de ce double embarras !

ISMAEL.

Le voici, ferme ! allons !

CAFART.

Ne le ménageons pas.

SCÊNE VI.

DORIMON *père*, CAFART, ISMAEL, *allant au-devant de lui avec tous les signes de la douleur et de la compassion.*

DORIMON *père*, *vivement.*

Qu'avez-vous ?

CAFART, *d'un ton sinistre.*

Le désordre est dans votre famille.
Tandis que vous gâtez et vantez votre fille,
Victime de l'amour et de votre douceur,
Elle suit loin de vous les pas d'un séducteur.

ISMAEL.

Et ce fils si cheri dont vous êtes la dupne,
De quel exploit brillant croyez-vous qu'il s'occupe ?
Il séduit l'innocence, et son bras criminel
L'arrache, en ce moment, du séjour paternel.

CAFART.

De quel œil voyez-vous ce désordre effroyable ?

DORIMON *père.*

Je crois à peine au mal qui me paroît croyable ;
Jugez si je puis croire un crime prétendu,
Qui répugne au bon sens, ainsi qu'à la vertu.

ISMAEL, *avec une pitié affectée.*

En ce cas, il vaut mieux vous épargner le reste.

DORIMON *père.*

Achevez.

CAFART.

Plaise à Dieu que votre erreur vous reste !

ISMAEL.

Le Ciel par vous nous donne un important avis ;
Je cours garder ma fille....

CAFART.

Et surveiller mon fils.
Voilà les dignes fruits de votre Tolérance !

DORIMON *père, avec inquiétude.*

Mais enfin ?...

ISMAEL, *lui prenant la main, d'un air pénétré.*

Du courage !...

CAFART, *de même.*

Et de la patience !

SCÈNE VII.

DORIMON *père, seul.*

Leurs discours m'ont troublé. Quoi !... mes enfans ! non, non ;
Mon cœur ne le croit pas, et bientôt leur présence
Va faire évanouir cet injuste soupçon. *Il appelle.*
Hola ! (*au domestique.*) Faites venir Dorimon et Constance.

LE DOMESTIQUE. *avec inquiétude.*

Ils sont absens.

DORIMON *père.*

Comment ! sait-on de leur absence
Le motif ?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur. Tous deux sont disparus,
Sans qu'on ait pu savoir ce qu'ils sont devenus.

DORIMON *père.*

A part. Haut.
Ciel ! Il suffit ; rentrez et gardez le silence.
Seul.
Leurs discours, ce rapport, tout.... mais quelle apparence !...
Je souffre cependant. Dans un cœur paternel

Le plus léger soupçon est un poison mortel.
Mais sous un front serein déguisons nos alarmes
Que penseroit-on d'eux, si l'on voyoit mes larmes!
De coupables enfans le père malheureux
Doit gémir pour lui seul et sourire pour eux.
Il prend un air riant.
On vient; soyons heureux.

SCÈNE VIII.

DORIMON *père*, CAFART.

DORIMON, *père, l'acueillant.*

Ah! ...

CAFART, *furieux.*

Rendez-moi mon fils

DORIMON *père.*

Moi?

CAFART.

Vous m'en répondrez; c'est votre voisinage
Qui l'a perdu. Je sais qu'il suivoit vos avis.

DORIMON. *père.*

Oui....

CAFART.

Que vous toléries les erreurs....

DORIMON *père.*

De son âge.

CAFART.

Qu'il déteste son père...

DORIMON *père:*

Ah! vous l'avez contraint.

CAFART.

Qu'il méconnoit Dieu même;

DORIMON *père.*

Hélas! c'est qu'il le craint.

SCÈNE IX.

CAFART, DORIMON *père*, ISMAEL.

ISMAEL.

En entrant. A Dorimon.
O rage !... votre fils...

DORIMON *père.*

Qu'a-t-il fait ?

ISMAEL.

Cette fille
Que le perfide alloit ravir à sa famille,
C'est Judith !

CAFART.

Ce jeune homme...

DORIMON *père,*

Ah ! oui, ce séducteur ?

CAFART.

C'est Florville !

DORIMON *père, tranquillement.*

En ce cas, d'où naît votre fureur ?
Notre sort est pareil. Mes enfans et les vôtres
Se sont également séduits les uns les autres ;
Croyez qu'ils reviendront..

ISMAEL, *furieux.*

Qu'ils ne s'avisent pas !..

CAFART.

Je les punirois...

DORIMON *père.*

Moi, je leur tendrois les bras ;
S'il faut à l'âge mûr passer quelque foiblesse,
Il faut bien excuser celles de la jeunesse.

ISMAEL.

Quoi la séduction !

CAFART.

Le rapt!

ISMAEL.

Le déshonneur

CAFART.

Le désordre !

DORIMON *père*, *très-vivement.*

Achevez de déchirer mon cœur;
Otez à mes enfans la vertu, l'innocence;
Vous ne leur ôterez jamais ma confiance.

CAFART, *avec dépit.*

Quoi ! vous ne croyez pas !...

DORIMON *père*, *avec tout le feu du sentiment.*

Non. J'ai tout fait pour eux
Le ciel est juste; il doit aux pères généreux
Rendre amour pour amour, tendresse pour tendresse.
Que le père cruel, dont l'austère rudesse
Fait gémir ses enfans, craigne leur abandon,
J'y consens; mais qu'un père, aimant, sensible, bon,
Des enfans qu'il chérit, éprouve cette injure!
Il faudroit renverser l'ordre de la nature;
Ainsi, je ne crains rien. (*Dépit de Cafart et d'Ismael.*)

SCÈNE X.

CAFART, DORIMON *père*, ISMAEL, *sur le devant*; JUDITH, DORIMON *fils*, *au fond de la scène*, *un instant après*, FLORVILLE, *blessé*, *soutenu par* CONSTANCE.

JUDITH, *conduite par Dorimon fils.*

Je tremble !

DORIMON *fils*, *la contraignant d'entrer.*

Je le veux.

ISMAEL *à Dorimond père*, *avec fureur.*

Mais Dorimon lui-même ici m'a dit...

DORIMOM *père.*

Tant mieux !

ISMAEL.

Tant mieux ?

DORIMON *père.*

Si de Judith il est dépositaire,
Elle sera bientôt dans les bras de son père.

ISMAEL, *désespéré.*

Non....

DORIMON *père, voyant son fils qui ramène Judith.*

A part, avec joie. *Haut.*

Ah!... Voyez l'honneur vers vous guider ses pas.

ISMAEL.

Eh! quand je la verrois, je ne le croirois pas.

CAFART.

Vous feriez bien....

ISMAEL, *en se détournant, voit Judith à ses pieds.*

Grand Dieu!

CAFART, *appercevant Florville, soutenu par Constance.*

Mon fils !...

Il va vers lui.

DORIMON *père, à part.*

Enfin j'espère.

JUDITH, *à Ismael.*

Pardonnez-moi; j'ai fui votre rigueur austère;
Montrant Dorimon fils.
Seule, je me perdois; mais voici mon sauveur;
En me rendant à vous, il me rend à l'honneur.

Ismael reste un instant dans un état de stupeur et d'incertitude.

CAFART, *voyant la blessure de son fils.*

O Ciel!

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Rassurez-vous ; sa blessure est légère.
Du combat ma présence a suspendu le cours.
J'apprends, tandis que l'Art lui donnoit ses secours,
Qu'une perte équivoque, un propos de jeune homme
Animoit contre lui son rival irrité.
Je lui parle ; il rougit, l'embrasse et rend la somme
Dont le gain allarmoit sa générosité ;
La lui remettant.
La voici : c'est l'argent que vous m'avez prêté.

FLORVILLE *à Cafart.* JUDITH, *à Ismael.*

Mon père !

CAFART, *se détournant.*

Non...

ISMAEL, *de même.*

Jamais...

DORIMON *père, les prenant dans ses bras.*

Allons, je vois vos larmes
Prêtes à s'échapper ; versez-les dans mon sein.
Dans les bras d'un ami la douleur a des charmes,
et les pleurs sont plus doux, essuyés par sa main.

DORIMON *fils, à Ismael, en lui montrant Judith.*

Ferez-vous plus long-tems souffrir un cœur sensible

CONSTANCE, *de même à Caffart.*

Le pardon pour un père est-il don si pénible !

CAFART, *à part, à Dorimon père.*

Ah ! plaignez-moi : mon cœur lui pardonne tout bas.

DORIMON *père.*

Je ne plains que celui qui ne pardonne pas.

ISMAEL, *attendri.*

Quelle foiblesse ! O Ciel !

DORIMON *père.*

Quel bonheur de se rendre !

CAFART, *à Florville ;* ISMAEL, *à Judith.*

Embrassez-moi, { mon fils, / ma fille,

DORIMON *père, à Florville ;* ISMAEL, *à Dorimon fils.*

Embrassez-moi, mon Gendre.

CAFART, *unissant Florville et Constance.*

J'y consens.

FLORVILLE, *avec un cri d'étonnement.*

Se peut-il!... la douleur... le plaisir...
La foiblesse... *sa voix s'eteint.*

CONSTANCE, *éperdue.*

Grands Dieux! le voyez-vous pâlir!
Ne m'abandonnez pas. Divine providence,
Pour prolonger ses jours, prends les jours de Constance.
Ils s'éteignent déjà!...

Elle tombe dans les bras de son père.

FLORVILLE, *révenant à lui.*

avec agitation.

Constance!... réponds-moi.
C'est moi ; c'est ton ami. Reviens, reviens à toi!...
Tombant à genoux.
Qui que tu sois, auteur d'un si parfait ouvrage,
Prends pitié de nos pleurs, et sauve ton image.

CONSTANCE, *d'une voix foible.*

Quentends-je!

FLORVILLE, *les yeux au ciel, avec reconnoissance.*

Ah!

CONSTANCE, *vivement.*

Tu pleurois? tu crois donc?

FLORVILLE, *avec ivresse.*

Oui, je croi.
C'est par le sentiment qu'on arrive à la Foi.
Eh! comment ne pas croire à la bonté suprême
Qui conserve les jours de l'être que l'on aime ?

CAFART, *à Dorimon père.*

Comme vous triomphez!

DORIMON, *père.*

Oui, de votre bonheur.

FLORVILLE, *à Caffart.*

Que d'obligation!

JUDITH, *à Ismael.*

Que de reconnoissance!

ISMAEL, *prenant Judith dans ses bras.*

Ma fille, quel plaisir!

CAFART, *de même.*

Mon fils, que de douceur!

DORIMON *père, à Caffart et Ismael.*

Avouez qu'à-présent vous sentez votre cœur
Palpiter avec plus d'aisance.

CAFART.

Nous vous devons tous deux le prix d'un si grand bien.

TOUS.

C'est à vous.....
Mes amis, vous ne me devez rien.
Si l'union des cœurs fait le bonheur suprême,
Du suprême bonheur la source est en vous-même.
Pour en jouir, songez que la société
d'amitié, d'indulgence est un commerce aimable;
Qu'une foiblesse n'est vraiment impardonnable,
Qu'autant qu'elle nous fait trahir la probité.
Quant aux Opinions, laissons-les de côté :

Tant que l'on agit bien, qu'importe ce qu'on pense
Sur un parti souvent de si peu d'importance,
Qu'on finit par rougir de l'avoir soutenu.
Il n'est que deux partis : le vice et la vertu;
Et le Vice est le seul que l'on doive proscrire.
A cette question il faut donc nous réduire :
Etes-vous honnête homme ?--Oui ?--Touchez là. Voici
Ma table, ma maison, ma bourse et votre ami.

FIN.

De l'Imprimerie de MICHELET, rue des Bons Enfans, N°. 6.